

# Le Samedi

VOL. IV — NO. 51

MONTREAL, 27 MAI 1893

PAR ANNEE, \$2.50  
LE NUMERO 5 CTS

PRÉPARATIFS DE LA ST. JEAN BAPTISTE



PLUMEAUX BIEN EMPLOYÉS.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSIERE &  
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 27 MAI 1893



Un journal demande "pourquoi les abeilles font du miel!" Mais parbleu c'est pour le vendre!

Il n'est pas possible qu'une poule qui pond deux œufs par jour, ne néglige pas d'autres devoirs.

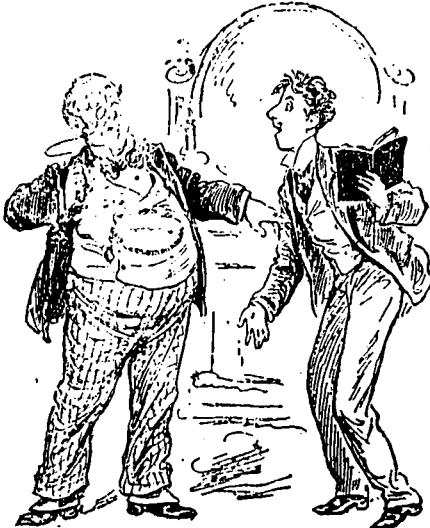
En général, il est bien difficile de persuader à un individu qui monte un âne, qu'il irait plus vite à pied.

La grande difficulté pour un monsieur qui empreunte de Pierre pour payer Jacques, c'est qu'il ne paie pas Jacques.

"Oui, disait Parvenu qui a la passion des tableaux, ce sont de belles peintures. L'une est un Rosa Bonheur, l'autre une Madonne, mais j'attends le catalogue pour pouvoir les classer."

Un fermier de nos connaissances n'a pu s'empêcher de s'écrier en voyant toute sa famille ornée de chapeaux neufs: "Regardez ma femme et mes filles, avec chacune quinze minots de blé sur la tête!"

## JOHN BULL BLINDÉ DE SCIENCE



—Ah! ça! Pas de blague! Je sais le français mieux que toi. S'il n'y avait pas de *re* dans leur alphabet, comment pourraient-ils épeler *oui*?

## Mots d'Enfants

*Le professeur.* — Eh! bien, Lucien, comment s'appelle le nouveau bébé chez vous?

*Lucien.* — Je n'en sais rien; maman l'appelle son petit ange, et quand il s'est mis à crier ce matin, papa l'a appelé un petit diable.

## Au Parc Sohmer

*Le gardien de la ménagerie.* — N'allez pas trop près de la cage aux tigres, ils sont très méchants.

*Le visiteur.* — Je voudrais l'apprivoiser un peu; je crois qu'on est toujours mieux en se tenant du bon côté, même avec les tigres.

*Le gardien.* — Avec les tigres, le bon côté, c'est le côté d'en dehors.

## LE LANGAGE DU MÉTIER

*L'étranger (demandant un renseignement).* — Je vous demande pardon, monsieur; pourriez-vous me dire si monsieur Belavoir demeure ici?

*Le musicien.* — Non, monsieur; un octave plus haut.

## VERTU RÉCOMPENSÉE

*Le curé.* — Eh bien! ma pauvre femme, vous n'avez pas eu beaucoup de joie chez vous, cet hiver.

*La pauvre femme.* — Pour ça, non, monsieur le curé; mon garçon, qui est au pénitencier, a été le seul qui ait mangé de la dinde au jour de l'an.

## UNE SEULE EXCEPTION

*Le citoyen de Chicago.* — Je vois que Tammany balait tout devant lui à New-York.

*Le citoyen de New-York.* — Tout, excepté les rues.

## PLAISIR BON MARCHÉ

*Louis.* — Monsieur et madame Delarisette jouissent énormément de la vie.

*Paul.* — Vraiment, comment cela?

*Louis.* — Ils se sont mariés pour de l'argent. Comme ni l'un ni l'autre n'en ont, ils passent leur temps maintenant à se moquer d'eux-mêmes.

## AU BUREAU DE PLACEMENT

*La dame.* — Je cherche une cuisinière.

*Brigitte.* — Et moi, je cherche une situation comme dame de cuisine.

## A LUI DE LE DIRE

Un monsieur déjà mûr et riche mais avare à l'excès, se trouve dans le tramway à côté d'une jolie veuve, qu'est accompagnée d'un rejeton très animé. Il lui prend une idée de *flirting*, dont, naturellement le bambin est le trait d'union.

— Comme tu es grand, lui dit-il. Quel âge as-tu?

— A peu près l'âge de votre chapeau, répond l'enfant, jetant un œil malin sur sa vieille coiffure.

## DIPLOMATIE



*Bohémienne en herbe, disant la bonne aventure à une tante riche.* — Vers quarante ans vous aurez une grosse maladie.

## MIEUX PAR LE RIDICULE QUE PAR LA VIOLENCE

Un orage éclate durant une partie de football. Un *dude* qui se trouve sur les premiers gradins, ouvre son parapluie. On lui crie de fermer l'appareil. Alors le *dude* se lève, regarde en haut et dit d'un air dédaigneux: "Ne pouvez-vous pas voir par-dessus?" Naturellement, personne ne lui répond; mais à peine est-il assis, qu'un gamin lui crie: "On ne peut pas voir par dessus, mais on peut voir au travers!" Et le parapluie de se refermer.

## NE GAGNERA PLUS

*Mr. Boursoufflé.* — Tu as bien l'air démoralisé, ce matin! Qu'as-tu donc?

*Mr. Lamalchance.* — Il n'est pas cher, cet air-là. Je vais te raconter ce qui m'est arrivé hier soir; mais tu sais... c'est entre nous. Hier soir donc, quelques amis me demandent pour la petite partie de "poker". A peine assis, je me rappelle que ce n'est pas mon soir. Au bout d'une heure, je m'esquive, non pas sans avoir perdu vingt dollars. Mais il m'en restait quarante. Jusqu'à un certain point, j'étais heureux de n'avoir pas perdu davantage. J'arrive chez moi et contrairement à ses habitudes, ma femme était dans le boudoir qui m'attendait.

— Tiens, me dit-elle, tu viens plus à bonne heure que d'habitude, ce soir!

— Oui, dis-je d'un air confiant, j'ai rencontré mon ami, avec ses amis et...

— Sans doute, vous avez fait la petite partie?

— Oui et j'ai même gagné quarante dollars.

— Quarante dollars? Je te croirai si tu me les laisses compter moi-même.

— Certainement, compte. Les voici.

Je lui remets les quarante dollars que j'avais pu sauver du naufrage, et elle se mit à les recenser un par un. Puis satisfaite du résultat, elle me dit:

— Mon cher, il y a longtemps que je songe sérieusement à ce jeu de "poker" et j'en suis venue à la conclusion, que toute somme gagnée au jeu, doit être employée à des fins de charité. Ainsi, je vais garder cet argent, et demain je la ferai distribuer aux pauvres.

Tu parles d'un homme qui est resté surpris, et qui l'est encore! C'est moi! Comprends-tu mon air démoralisé?

## TRENTÉ SOUS BIEN ASSURÉS



*Le petit creur.* — Ce serait un vol de vous demander dix centins pour un pied comme celui-ci. Il n'y a pas de place pour mon cirage.

## UNE QUÊTE

(Pour le SAMEDI)

A MADEMOISELLE I...

Souvenir d'un quêteur.

—La célèbre cantatrice américaine Iza Bell, acceptait de quêter... !

...Telle était l'étonnante nouvelle que colportaient dans la salle les organisateurs du concert, insistant complaisamment sur la faveur très grande que la grande artiste avait bien voulu, ainsi — réserver à leur "seule" société — en acceptant "cette corvée où (comme elle disait) l'on reçoit plus de sots compliments que de louis d'or."

—Au milieu de l'enthousiasme reconnaissant des organisateurs du concert, le président se faisait particulièrement remarquer par son lyrisme. C'est que, dans sa pensée, l'honneur soit-disant fait à sa société lui était — bien plutôt — fait à lui-même personnellement : en effet, la cantatrice — en acceptant — savait certes bien qu'elle devrait quêter avec lui président, et cette considération ne l'avait nullement arrêtée... au contraire !...

... Pendant qu'il "expliquait" ainsi complaisamment à un groupe d'amis, un de ses sociétaires, commissaire du concert, vint l'interrompre : "Pardonnez-moi, mon cher président, pourriez-vous m'indiquer le fauteuil qu'occupe dans cette salle le rédacteur du "Courrier du Soir" ?"

On ne pouvait interrompre plus fâcheusement le cours, si souriant, des idées du président qu'en lui parlant de ce journaliste dont il enviait, jalousement, l'intimité avec la cantatrice. Aussi, répondit-il avec impatience : "Eh, qu'en sais-je ? suis-je ici une "ouvreuse" pour connaître les numéros de tous les fauteuils et leurs titulaires ? Non, mais vraiment... !" — "Mais, fit le Sociétaire souriant discrètement de cette trop significative mauvaise humeur, si je vous le demande, monsieur, c'est que mademoiselle Iza Bell m'a chargé de le lui chercher, ce journaliste..." — "Ah, c'est bon, — reprit le président, feignant par politique d'être satisfait de cette explication (alors qu'il n'en était que plus furieux encore), — je crois que ce monsieur est au 3<sup>me</sup> fauteuil du 2<sup>me</sup> rang..."

...Quelques instants après, la quête commençait ! La grande artiste faisait son apparition

dans la salle — la main dans celle... du journaliste !

Le président en était blême de colère ! excité encore par la vue des mines railleuses des "bons amis," il ruminait une vengeance, préparant une de ces galanteries douteuses dont il avait le triste secret et avec lesquelles il se vantait "d'embarasser les femmes les plus honnêtes."

La phrase trouvée, sa face s'éclaira d'un mauvais sourire à l'idée de la confusion où il allait jeter la quêteuse — et, renonçant pour le succès de son impertinence à son habituelle et bien connue parcimonie, ce fut bel et bien un billet de banque qu'il déposa dans l'aumônière, accompagnant l'offrande princière de l'insolence préparée :

"Pour vos beaux yeux, ma charmante..."

—Mais la grande artiste, se souvenant avec un merveilleux à-propos de la parcimonie coutumière du sire, reprit simplement — tendant à nouveau l'aumônière :

"Et maintenant, monsieur, pour les pauvres !"

JULES BONGRAND.

Correspondant parisien du SAMEDI.

## A CHACUN DE FAIRE SES PREUVES



*Le maître d'école.* — Tu me passes sans ôter ton chapeau ! Sais-tu qui je suis ? Je crois que tu sais mieux manger que penser.

*Le gamin.* — Je vous crois. C'est moi-même qui me fais manger. C'est rien que vous qui me montrez à penser.

## LONGUEUR DES RÊVES

Quelques amis étaient à discuter ensemble la brièveté du rêve et et comme il paraît long à ceux qui le subissent. L'un d'eux avait raconté l'histoire de ce rédacteur de journal qui, au moment de s'endormir, avait, par hasard, renversé une petite bouteille d'eau ; et avant qu'elle ne fut toute vidée, il avait eu le temps de lire, en rêve, tout un roman d'Alexandre Dumas.

Un autre avait dit sa petite expérience. Il s'était endormi au moment où le carillon de sa pendule commençait à sonner minuit. Un rêve lui survint. C'était l'alarme du feu, puis les pompiers qui arrivaient de toutes les parties de la ville. L'incendie était considérable ; tout un pâté de maisons était consumé. Il voyait les flammes s'élever dans l'air, la fumée sortir épaisse par les fenêtres, et les toits s'effondrer avec fracas. L'incendie fini, il se réveilla assez tôt pour entendre les derniers coups de minuit.

Le troisième qui n'avait pas paru surpris de ces deux récits, prit la parole à son tour.

—De la popotte, tout cela ! Ecoutez-moi. J'étais allé interviewer les principaux meneurs d'une grève importante, et lorsque je donnai le bon à imprimer de mon dernier feuillet, j'étais exténué. Je me jetai sur mon fauteuil certainement endormi avant de toucher à mon siège. Le rêve,

le doux rêve s'empara immédiatement de moi ; mais le rêve d'une vie entière, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse. J'y refis toute mon éducation ; j'appris les leçons les plus difficiles : grecques, latines et sanscrites. Je touchai à tous les problèmes arides des mathématiques. Je tombai en amour, fis ma cour et me mariai trois fois ; commis un meurtre, passai à travers tous les incidents d'un procès long et ennuyeux ; subis vingt ans de pénitencier, et chaque jour de cette réclusion, était distinct l'un de l'autre, et contenait ses propres incidents. Je fis un voyage de trois ans autour du monde et au dernier mois, je fis naufrage sur une île barbare. Des Zoulous me capturèrent ; un boa-constrictor me mit en charpie, et des Russes me sauvèrent pour m'exiler en Sibérie, d'où je pus m'échapper. Pendant des mois j'errai dans les régions arctiques. Je fus reporter d'un journal du matin pendant plusieurs années, et le propriétaire était pour me faire son assistant, lorsque je m'éveillai. Quelqu'un avait placé une épingle sur le siège de mon fauteuil, et depuis le moment où je m'y laissai tomber jusqu'à celui où l'épingle me piqua, j'avais eu le temps de faire le rêve que je vous ai raconté.

## RACINE ÉNORME

Un individu souffrant du terrible mal de dents, se décide d'aller chez le dentiste, qui le reçoit avec la politesse réglementaire et l'installe dans le glorieux fauteuil.

Une minute après le dentiste applique son instrument sur la malheureuse dent. Mais au moment où il se prépare à extraire la dent, le patient ferme la bouche avec entêtement. Autres efforts, mêmes résultats. A la fin, celui-ci s'impatiente et fait signe à son commis d'aller chercher une aiguille.

Celui-ci sait qu'il s'agit tout simplement de piquer la jambe du patient s'il persiste à fermer la bouche. Le dentiste s'est remis à l'œuvre et le patient va refermer la bouche lorsqu'il sent à la jambe une douleur aiguë qui produit une subite détente des maxillaires. Le dentiste profite de la circonstance, et en un clin-d'œil la dent a quitté son propriétaire.

Alors le patient, qui ne se doutait pas du petit stratagème, s'écrie, tout en se frottant la jambe :

—C'est égal, docteur, elle avait une fichue longue racine cette vilaine dent !

## QUI SE RESSEMBLE SE RASSEMBLE



*Le Maire.* — Toimon, tu as fait une vilaine ribotte hier soir.

*Toimon.* — C'est vrai, monsieur et quand papa m'a trouvé dans le fossé à côté d'un cochon, il n'a pu s'empêcher de dire : "Dis-moi qui tu hantes, je te lirai qui tu es."

*Le Maire.* — J'espère que n'es pas resté là longtemps.  
*Toimon.* — Moi, je suis resté : c'est le cochon qui est parti.

## L'ETIQUETTE EN TEMPS DE GUERRE



*Edite.* — Tiens ! Je vous croyais à votre régiment.  
*Le Capt. Fier à bras.* — Impossible ! Je m'étais égratigné en me faisant la barbe ce matin. Vous comprenez, je ne pouvais pas partir avec une blessure avant la bataille.

## LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Pitou, soldat de deuxième classe, revient du Tonkin avec une jambe de bois.

— Noble héros, lui dit M. Prudhomme, grâce à vous la France a un pied en Chine.

— Je le sais bien, dit Pitou simplement, c'est moi qui l'y ai laissé.

M. Henri, qui a cinq ans, est en train de faire sa prière :

— Mon Dieu, accordez la santé à mon père et à ma mère ; accordez-moi la grâce d'être bien sage... Maman, pendant que j'y suis, si je demandais au bon Dieu d'accorder le piano que tu dis qui est faux.

Madame a besoin d'une cuisinière. Le valet de chambre de Monsieur s'offre pour en découvrir une parfaite.

— Vous vous y connaissez donc ? lui demandet-on.

— Je crois bien... J'ai servi dans les pompiers de Paris.

Catherine, l'autre jour, en faisant la chambre de madame, trouve une pièce de cinq francs en or. Elle la rend à madame, qui lui dit :

C'est bien, Catherine, vous pouvez la garder pour votre honnêteté...

Mais hier, madame laisse de nouveau tomber une pièce d'or, cette fois de dix francs.

— Vous n'avez pas trouvé dix francs, Catherine ? demande-t-elle ce matin à sa domestique.

— Oui, madame, mais je les ai gardés... pour mon honnêteté...

Une ancienne écuyère, qui s'est retirée avec d'assez jolies rentes, se promenait aux Tuileries, où elle regardait mélancoliquement trois ou quatre petites filles courant après leur cerceau :

— Comme ces enfants sont peu avancées, soupira-t-elle ; elles font rouler cerceau ! A leur âge, moi, je passais au travers.

Une vieille dame très laide et affreusement fagotée est en visite, elle minaude et quête des compliments.

— Comment me trouves-tu ? demande-t-elle à Lili qui joue dans un coin du salon.

Lili paraît ne pas entendre.

— Lili, comment me trouves-tu ? répète la vieille dame.

— Oh ! si ze te le disais, ze serais fouettée !

Nos bons ronds-de-cuir.

La scène se passe dans une grande administration de l'Etat.

Un contribuable, très agacé :

— Enfin, monsieur, voilà vingt-cinq minutes que je suis devant votre guichet !

Le préposé, sans s'émouvoir :

— Qu'est-ce que vous diriez à ma place ? Il y a dix-huit ans que je suis derrière !...

Un financier douteux donnait la semaine dernière un grand bal.

A trois heures du matin on dansait encore — même devant le buffet.

Comme un des invités se retirait, le domestique chargé du vestiaire lui présente un pardessus quelconque.

— Mais ce n'est pas le mien !

— Ah ! ce n'est pas à monsieur ? Je le regrette. C'est le meilleur de ceux qui restent.

— Mais le mien était neuf, tout neuf.

— Oh ! fait le domestique, des neufs, il n'y en a plus depuis minuit et demi !

## L'HONNÊTÉTÉ RÉCOMPENSÉE



I

*Le conducteur.* — Voici un particulier qui n'a pas inventé la poudre.



II

— Il doit être de force à payer deux fois.



III

*Le voyageur.* — Un écu, vous dites ? Voici. Je n'ai que cinq dollars.



IV

(En sortant.)

— Le malhonnête homme, qui me fait payer deux fois ! Heureusement qu'il m'a remis de la bonne monnaie pour un mauvais billet de banque.

## MUSIQUE DANS L'AIR



*Patrick, à 3 heures du matin.* — Oh ! par la Verte terrene ! Je viens de retrouver ma harpe !

Eternellement nouveau :

Avant le mariage :

Mademoiselle X... a le menton appuyé sur les deux mains et les deux coudes appuyés sur la table.

B... son futur mari la contemplant :

— Quel charmant abandon !

Six mois après :

Madame B... est dans la même position. Son mari la regardant et haussant les épaules :

— Quelle tenue, mon Dieu ! Quelle tenue !

Au temps où nous sommes, à travers les 37,000 communes de France, il y a naturellement des conseils municipaux de toutes les couleurs.

Celui de la petite ville de D..., dans le département du Cher, voulant faire acquisition d'une pompe à incendie, s'est réuni en séance extraordinaire et a pris une délibération composée des quatre articles suivants :

ARTICLE PREMIER. — La pompe à incendie est destinée à éteindre les incendies.

ART. 2. — Tout habitant de cette commune est pompier en naissant.

ART. 3. — En cas d'incendie, la pompe ne sera délivrée aux pompiers que d'après une délibération du conseil municipal, approuvée ensuite par le sous-préfet.

ART. 4. — La pompe devra toujours être essayée la veille d'un incendie.

Ah ! les gredins d'enfants !

Rue Louis-le-Grand, dans une bonne famille de bons bourgeois :

*M. Toto.* — Tante Laure, est-ce bientôt les étrennes ?

*Mme Blanchemuré.* — Non, mon enfant ; mais pourquoi cette question ?

*M. Toto.* — Tiens, pour savoir quand il faudra recommencer à t'aimer davantage.

## ÉVÉNEMENTS EN MÉDECINE DURANT NOTRE SIÈCLE

Le chloroforme découvert par Guthrie de New-York en 1831,

Les expériences de Mr. Pasteur de 1870-1890,

Le premier grand congrès médical international de Paris 1867,

La morphine dérivée de l'opium par Serturuer. Quelques uns disent en 1803,

Le docteur Richard Bright publie ses études sur les maladies des reins en 1836,

Mlle Garrett est la première femme-médecin. Elle reçut son diplôme à Londres en 1865,

Les bases de l'homéopathie sont jetées en 1810 par Hahnemann.

La vaccination est obligatoire en Angleterre, en 1853 ; en Irlande et en Ecosse, en 1863,

L'Ophthalmoscopie est inventée par Helmholtz. Révolution complète sur le traitement de la maladie des yeux, en 1851,

La découverte de Faraday de l'électricité inductive, ouvre une nouvelle voie à l'histoire du traitement médico-électrique, 1831.



PAR COMPARAISON



De La Haute-potée.—Attention, vous ! Vous osez heurter un des nobles du pays !  
Poischiche.—Et moi donc ? Ne suis-je pas le Prince de Galles ?

du montagnard, l'empereur lui demande en souriant :

—Savez-vous à qui vous offrez du lait, mon ami ?

—Mais non, monsieur.

—A l'empereur d'Autriche. Et voici l'impératrice.

—Ah ! monsieur, enchanté de faire votre connaissance. Et madame va bien ? Elle se plaît dans notre pays ?

—Oui, répond en riant l'impératrice, je suis seulement ennuyée des nombreux curieux qui me suivent.

—Peuh ! fait l'homme rustique, des étrangers, sûrement, car, nous autres, nous avons bien d'autres choses à faire.

L'historiette est piquante, n'est-ce pas, et troussée avec cette malignité bien française qui rappelle le vers célèbre : "Le Français, né malin, créa le d'Audeville."

\* \*

Un aliéniste de Portsmouth affirme que la musique est un excellent agent thérapeutique. Il en-

gage donc le gouvernement à former, sans perdre un instant, des infirmiers-musiciens, capables de soigner à la fois un nerf malade et un air de clarinette, idoines à corroborer d'une berceuse pour violon l'absorption d'une potion au bromure de potassium. (Vous voudrez bien me savoir gré de vous épargner la traditionnelle plaisanterie du choral de Luther.)

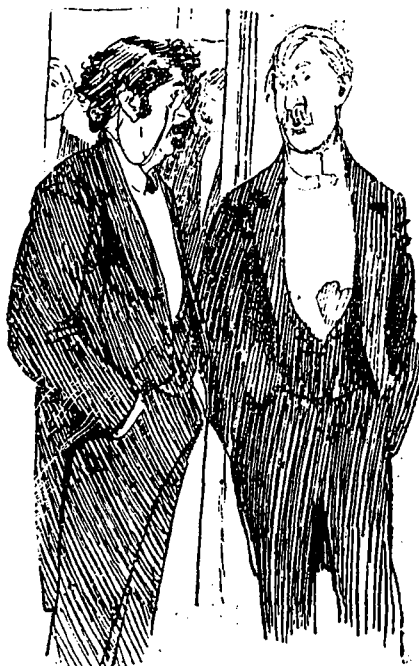
Déjà la municipalité londonnienne s'occupe d'installer au centre de la métropole britannique un poste de secours musicaux où des relais d'exécutants se succéderont nuit et jour pour transmettre les ondes sonores, par voie téléphonique, à des salles déterminées de chaque hôpital.

—Allo ! allo ! salle 4. Nous manquons de sulfate de quinine. Envoyez l'air *Une fièvre brûlante...*

—Allo ! allo ! nous allons amputer le pied gauche et la main droite d'un sujet intéressant. Envoyez d'abord *J'ai un pied qui r'mue* et finissez par *Cette main, cette main si joli-i e.*

La mélancolie d'une Mignon noire regrettant sa patrie torride ne saurait résister à une fantaisie bien comprise sur des motifs de l'*Africaine*, et l'on voit d'ici l'allégresse d'un tisseur écossais entendant des variations meyerbeeriennes sur les

Livre dont on parlera longtemps



L'Auteur.—Je crois que mon dernier volume est le sujet de bien des conversations.

L'ami.—Oui ; j'ai constaté qu'on y fait souvent allusion.

L'Auteur.—Vraiment ? Et qui donc ?

L'ami.—Mais ; toi, parbleu !

LES DANGERS DE LA CRINOLINE



Madame Opportun.—Ça, c'est votre chèvre ? Elle était si maigre hier !

Madame Mérimé.—Ne m'en parlez pas. J'avais mis de côté les numéros du SAMEDI qui font des farces sur la crinoline et elle les a tout mangés.

*Toiles du Nord*, exécutées par un homme, hum ! du "métier,"

Je m'aperçois que j'ai oublié de vous indiquer le nom du docteur à qui l'on doit cette prodigieuse découverte : il s'appelle Blackmann ; prière de ne pas imprimer Blagmann.

\* \*

Quelques abonnés ont bien voulu m'écrire que le *Chasseur de Chevelures*, dont je les avais entretenues le mois dernier, devrait, en même temps que ses faits divers poétiques, publier de *Petites Annonces* d'une bonne littérature. Précisément, le dernier numéro de cet organe inestimable m'arrive, avec des réclames propres à satisfaire les plus exigeants académiciens. Qu'on en juge :

*Ah ! combien j'en ai vu mourir de jeunes filles !* qui se voyaient emportées par des maux de gorge, bronchites et fluxions de poitrine, faute de s'être munies de la flanelle inusable vendue chez le fabricant X.

*Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères, des divans profonds comme des tombeaux*, et quoi encore ? une table en noyer ciré, un buffet de même, six chaises et deux portières orientales, le tout pour 650 fr. aux grands magasins de la rue Y.

*Le printemps adorable a perdu son odeur*, il la retrouvera chez le parfumeur Z..., qui lance en ce moment une nouvelle eau de toilette et des extraits pour le mouchoir.

*Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire, que diras-tu mon cœur, zeur autrefois flétri, à la Très-Belle, à la Très-Bonne, à la Très-Chère...* Je lui dirai que le chocolat du grand chocolatier V... est le plus pratique des chocolats de voyage, qu'il est digestif au plus haut degré, et n'engendre jamais aucune obstruction.

*Sois sage, ô ma douleur, et tiens-toi plus tranquille, tu demandais le Soir...* ce n'est plus désormais le *Soir* que demandera la douleur en question, anxieuse de connaître les dernières nouvelles de la Chambre, mais le supplément du journal *Le Saturne* qui, moyennant cinq centimes, la renseignera sur les événements d'après cinq heures.

*Il pleure dans mon cœur, comme il pleut sur la ville.* Bon pour le cœur assez difficile à préserver, mais garantissons au moins notre chapeau et nos vêtements au moyen de l'excellent parapluie anglais, que la maison W... nous vendra au prix de 15 francs, fourreau compris.

Espérons que cette innovation sera accueillie avec faveur, et que les professeurs, après les journalistes, voudront l'adopter. Bien des familles, qui ne consentent qu'en rechignant aux frais qu'exige l'éducation donnée à leurs enfants, ne regretteront plus leurs déboursés, quand elles verront jeunes gens et jeunes filles se meubler l'esprit de connaissances pratiques et d'adresses utiles, rien qu'en apprenant quelques vers de nos grands poètes.

GAÏETÉS DE PARIS



A foire aux pains d'épices—ainsi nommée parce qu'on y vend surtout des mirlitons—a fait comme chaque année, du bruit, beaucoup de bruit, *much ado*, disait Shakespeare, dans son ignorance de la langue française, presque autant de bruit que le roman *Peints par eux mêmes*—un titre d'actualité au moment où le salon ouvre ses portes. J'ajoute qu'elle est indéfiniment moins distinguée que la littérature de Paul Hervien.

Sans préjudice d'une exhibition assez complète de vagues ministres, de rois nègres et de bêtes féroces ou domestiquées—le tout en pain d'épice—parmi lesquelles abondaient les représentations de "l'animal qui se nourrit de glands," comme l'appelait le pudique abbé Delile, la foire offrait à nos admirations le nombre de somnambules extraordinaires de lucidité.

L'une d'elles, entraînée par la force de l'habitude, et sans doute sous l'influence d'un déjeuner copieux arrosé de folâtre Suresnes, n'a pas hésité à me dire : "Rien qu'avec le soin du franc, vous vous mettez de côté assez de quoi pour vous marier, mais votre époux vous rendra bien malheureuse." Cette prophétie, que je qualifierai de culinaire, étant donné le rang de la personne à laquelle elle croyait s'adresser, cette prophétie m'a coûté cinquante centimes. Je ne les regrette pas.

En revanche, je regrette de n'avoir pu présenter mes hommages à un phoque savant dont mon ami Caillavet m'a dit le plus grand bien. Il est doux, bien élevé, musicien, érudit (le phoque ; mon ami aussi, d'ailleurs).

—Est-ce qu'il fait de la phoquographie, demandai-je astucieusement à son panégyriste.

—Oui, mon cher, et il chante. Ah ! quelles phoqualises !

Ayez donc des amis...

\* \*

M. d'Audeville raconte avec son humeur ordinaire cette anecdote relative au récent séjour, en Suisse, des souverains d'Autriche :

"En excursion dans la montagne, le couple impérial entre dans un chalet et demande un peu de lait. Aussitôt le montagnard en apporte sans façon.

"Quand on est empereur, on est assez habitué à produire son petit effet, et on a beau voyager incognito on ne renonce jamais complètement à cette habitude. Surpris du peu d'émotion

## INCORRIGIBLE



La grande sœur.—Mais, Auguste, est-ce qu'on ne t'enseigne pas au collège de ne pas mettre les mains dans les poches ?

Auguste.—Certainement oui.

La grande sœur.—Mais alors !

Auguste.—Eh bien ! Quoi ? Je ne suis pas au collège aujourd'hui.

—Dis-nous ton Victor Hugo, Céline.

—Voici, grand-papa : *Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille Applaudit à grands cris... et ne tarit pas d'éloges sur le compte du Biberon Suçard, préférable à tout autre.*

—Fort bien. Embrasse-moi et va dormir, mon enfant. A mon tour, Alfred, maintenant que nous sommes entre hommes, récite moi un peu de Musset.

—Volontiers : *Le sofa sur lequel Haddon était couché Était dans son espèce une admirable chose, car il provenait de la grande compagnie asiatique d'ameublement qui va chercher aux pays aimés du soleil ses merveilleux mobiliers artistiques.*

\* \* \*

Décidément, il faudra que les dames se résignent à ne pas ressembler, cet été, à des cloches à fromages. La crinoline ne prend pas ; c'est même ce qui la distingue de... mais ne parlons point politique. Une dame qui a eu l'audace de se montrer, la semaine dernière, en plein boulevard, au milieu de cet engin disgracieux, a été suivie, immédiatement, du peuple en liesse dont les vociférations hilares l'ont contrainte à chercher refuge dans un omnibus qui s'est trouvé trop étroit pour la laisser entrer, puis dans les bras d'un sergent de ville également insuffisants. Et le public hurlait toujours.

Par bonheur pour l'infortunée, elle vint à passer en courant devant le soupirail d'une boulangerie d'où s'échappaient des torrents d'air chaud. Pour peu que vous connaissiez la théorie de la Montgolfière, vous devinez ce qui se passa.

Cris impuissants, fureurs bizarres,  
Pendant que ces badauds barbares  
Poussaient d'insolentes clameurs,  
La crinoline-montgolfière  
S'élevait, dédaigneuse et fière,  
Au-dessus des blasphémateurs.

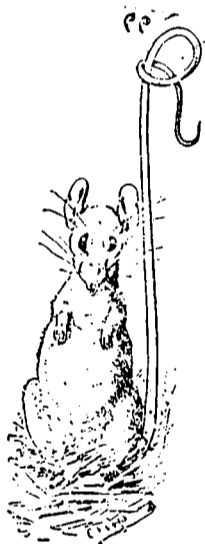
*Quo non ascendit ?* Au moment où nous mettons sous presse, elle n'est pas encore descendue.

A la suite de ces singuliers événements, j'ai couru interviewer les grands cruturiers. Tous, Worth en tête, m'ont déclaré que le peuple en manifestant son ironique mépris, leur avait dicté la conduite qu'ils devaient suivre.—*Worth populi, Vox Dei*—Aussi bien, ajouta le célèbre tailleur anglais, je puis vous affirmer que la crinoline ne s'acclimatera pas, cette année du moins ; croyez-en un homme qui, en ces délicates manières, fait loi.

Il faut que Worth reste à la loi.

WILLY.

## REINE AVRIL



REINE AVRIL s'était déjà fait connaître dans le monde commercial de la peinture par quelques fantaisies sur porcelaine, d'une exceptionnelle finesse, quand elle reçut la visite d'un marchand qui lui dit :

—Un client de province, dont voici la photographie, demande son portrait, peint en médaillon, de la main d'un artiste et non d'un fabricant. Je m'adresse à vous, mademoiselle, confiant en votre talent.

Reine aussitôt se mit à l'œuvre dans sa chambre-atelier, ornée de frais pastels. C'était un charme de

la voir travailler, tant semblait bonne et spirituelle cette jeune fille, dont la grâce se révélait au moindre geste. Elle enchantait du seul regard de ses yeux clairs, ouverts sur un visage de dix-huit ans, teinté de couleurs fraîches, santé du corps ; égayé de rires, santé de l'esprit. Et que d'énergie, de tendresse dans cette âme d'artiste, éprise du labeur qui faisait vivre sa vieille mère, veuve depuis longtemps et un baby de cinq ans, enfant d'une sœur morte, abandonnée de son mari. La vie coulait tranquille dans cet humble logis, ouvert au cinquième étage d'une ancienne maison de l'île Saint-Louis, sur un balcon étroit où, ce jour-là, le soleil d'été perçait les stores de coutil. Reine était seule avec René, le gai baby, qui chevauchait à grand bruit dans la chambre sur un cheval de bois. Madame Avril, méprisant l'âge, vive et forte, la voix haute, l'air terrible, et bonne en somme autant que pain blanc, était en courses. Reine s'occupait à retoucher un portrait exquis, revenu de l'épreuve du feu, et devant son travail, elle était là, elle si gaie de coutume, silencieuse et navrée.

Elle avait peint d'abord, quelque temps auparavant, le médaillon du "client de province," très frappée de la correction, de la franchise, de l'intelligence marquée sur le visage de l'inconnu. Il ad-

vint que pour elle ce portrait répondit en apparence, à l'idée qu'elle se faisait de l'homme digne de l'affection confiante d'une épouse aimante et douce ; et voici qu'en travaillant à l'œuvre commandée, peu à peu, elle vit le visage de ce jeune homme, dont elle ignorait tout, à travers le prisme enchanteur ; et elle peignit, parant le médaillon de l'émail des illusions et des chères tendresses. Ce lui fut une tristesse de livrer au jour le dit modèle et le portrait ; mais, en cachette, elle en prit une copie qu'elle sertit de fleurs ; au bas, elle traça ces mots : *Celui-ci !*

Le client fut si pleinement satisfait du travail de "M. Avril," — le nom de famille était le seul qu'elle mit habituellement sur ses tableaux, — qu'aussitôt il envoya un portrait de femme, demandant au peintre un second médaillon. De ce jour, Reine perdit sa gaieté. Ce nouveau visage à peindre ne ressemblait en rien à celui de l'inconnu. Elle se dit : "C'est là celle qu'il épousa, je le devine. Cette main que voici porte l'anneau du mariage. La parure, la mise, tout est bien d'une femme et non d'une jeune fille... Ils sont sans doute très heureux. Allons, travaille, petite Reine, ce bonheur n'est pas pour toi."

Ainsi songeant, maintenant encore, elle n'entend point la sonnette qui tinte du côté de l'entrée ; mais René, mis en éveil s'arrêta net.

—Nani, dit-il.

C'est sa façon d'appeler Reine. Il voit qu'elle n'écoute point ; il ne dit mot, saisi d'une idée subite. Il s'empare tout doucement d'un tabouret qui lui sert à atteindre le bouton de la porte ; il sort à pas de lièvre, toujours muni du précieux escabeau ; il arrive, ravi, à l'entrée, et ses dispositions sont si bien prises, ma foi, qu'il parvient sans coup férir à ouvrir la porte.

Un jeune homme de bonne mine correctement vêtu, est là, qui attend.

—Monsieur Avril, bébé ? demande-t-il, non sans surprise.

—Comment que tu t'appelles, monsieur ? fait l'autre, haut comme une botte d'asperges et fier comme Artaban.

—Je m'appelle Marcel, pour les bébés. Veux-tu me mener près de ton papa ?

—Papa ? il est parti, mais tu verras Nani. Tiens, par là.

—Nani ! Nani... Un monsieur... Viens voir... Un monsieur !

Et c'est ainsi que M. Marcel Claré, avocat à Douai, arriva dans la salle à manger et vit apparaître en face de lui Reine Avril enfin attirée par

## COMPENSATION



Elle.—C'est disgracieux. Tu ne vois donc pas de combien tu abrèges tes jours ?

Lui.—Je ne dis pas non pour les jours. Mais tu ne vois donc pas que j'ai des nuits six fois plus longues.

les cris de René. La jeune fille sentit soudain en elle une émotion intense. Elle reconnut dans ce visiteur l'original du portrait préféré, bien vivant, bien réel... Mais par quel jeu inouï de la fortune.

Cependant l'inconnu parlait :

—Mademoiselle, dit-il après avoir décliné ses noms et qualités, je désire voir M. Avril au sujet d'un portrait dont l'exécution lui a été confiée de ma part. Personnellement, j'ai eu tant à me louer de la perfection qu'il a su mettre...

—J'entends, monsieur, dit Reine en se remettant. Le second portrait est prêt, je l'achève, car il n'y a pas ici de "M. Avril," c'est moi-même, Reine Avril, et je vous remercie, monsieur, des éloges...

—Mademoiselle, excusez mon erreur. En passant à Paris, j'ai fait réclamer au marchand le portrait en question. "Il est aux mains du peintre," a-t-il répondu, en donnant de vive voix votre adresse; et je me suis permis de venir, ne sachant pas qui vous étiez. Si j'osais vous prier maintenant de satisfaire ma curiosité...

—Volontiers, monsieur. Il est naturel que vous soyez impatient de voir l'image d'une personne chérie...

Elle dit, et sortit oppressée. Quant à lui, ravi de la beauté de Reine, il sentait une satisfaction étrange mettre une sorte de fraîcheur en son être. Reine revint, le médaillon à la main, et l'avocat s'approcha de la fenêtre pour examiner le portrait à loisir. Se trouvant tout près de lui, la jeune fille rougit une fois encore. Le visiteur la complimentait d'éloges. Il conclut en disant :

—Je suis sûr que ma sœur sera charmée, mademoiselle, vous avez réussi...

—Votre sœur, monsieur? C'est là le portrait de mademoiselle votre sœur?

—De ma sœur elle-même, oui mademoiselle. Elle est déjà mariée et mère d'un baby aussi gai que le diablotin que voilà. Quoiqu'elle ne me ressemble guère, je n'en suis pas moins son frère.

Portée sur ce ton, la conversation prit cours entre Reine et l'avocat avec un abandon spontané, qui, pour un auditeur clairvoyant, eût fait deviner bien des choses. La jeune fille apprit ainsi que M. Marcel Claré, encore garçon, vivait à Douai dans sa famille, près de parents très bons. Il aimait les arts, la vie intime, ceci, cela, que Reine aimait aussi.

Quelle fée l'avait donc touché de sa baguette, pour que sans qu'il y prit garde, ce grand et beau garçon se mit à parler de lui-même et de tout, avec aisance et joie, près de cette jeune fille que pour la première fois il approchait. Un coup de sonnette vint couper la conversation. Reine sortit.

—J'ai oublié mes clefs, figure-toi, s'écria madame Avril qui entra.

A ce moment, René, qui jouait dans la chambre voisine, vint trouver l'avocat, l'air satisfait et mystérieux.

—Regarde, monsieur, lui dit-il, j'ai trouvé ton portrait dans le chinois de Nani.

Il avait, en effet, en explorant un petit meuble de laque où Reine célébrait ses bijoux, fait cette trouvaille, Soudait Marcel Claré devina le secret de la jeune fille. Il lut ces mots magiques : *Celui-ci !*... Il lut et se sentit touché à l'âme.

—Cache cela, bébé, dit-il à René; va remettre tout en place.

L'enfant disparut, docile; ces dames entraient. Très rouge, l'avocat osa à peine maintenant regarder Reine. Madame Avril parlait, respectueuse pour le "client." L'heure vint de partir, et le jeune homme annonçant qu'il aurait le plaisir de revoir ces dames au sujet d'autres travaux, tendit la main à madame Avril, pour arriver à celle de Reine. Ah! ce serrement de mains...

Jamais madame Avril n'avait vu sa fille si gaie que ce soir-là. Elle s'étonna de tant de joie: elle n'était pas au bout de ses étonnements.

Quatre jours plus tard, trois personnes arrivèrent à sa porte: M. et madame Claré, de Douai, et leurs fils Marcel. Reine, à leur vue, reçut un coup en plein cœur. M. Claré, père, homme de soixante ans, tout rond, tout franc, jovial et bon, se présenta avec madame Claré, femme de grand sens, calme et charitable. Ils voulaient connaître mademoiselle Avril, dont le merveilleux talent

## VOCABULAIRE MILITAIRE



Cour martiale.

les charmait. On s'assit dans la salle à manger-salon, tandis que René s'extasiait d'un coffret à bonbons qu'on venait de lui donner. Reine et le jeune homme étaient restés debout, près de la croisée ouverte. Marcel Claré voulut admirer la ville, du haut du balcon, et s'engagea au dehors en priant la jeune fille de lui servir de sicérone. Ils étaient vus de la salle, vus et non entendus, et n'écoutaient point les discours de leurs parents. A ce moment, d'ailleurs, M. Claré, près de madame Avril, parlait bas, lui disait :

—Oui, madame, mon fils nous a fait venir à Paris, en hâte. Il nous a dépeint mademoiselle votre fille et vous même avec tant de feu, que nous avons compris qu'il aimait de toutes ses forces mademoiselle Avril. Notre position est honorable, madame; la vôtre ne l'est pas moins, car le talent de votre fille lui tient lieu de fortune, sans parler de sa beauté et de sa distinction. Nous sommes autorisés à croire que mademoiselle Reine éprouve pour Marcel un sentiment... voisin de la sympathie. Enfin, madame, je conclus en vous disant: Ces enfants s'aiment, marions-les!

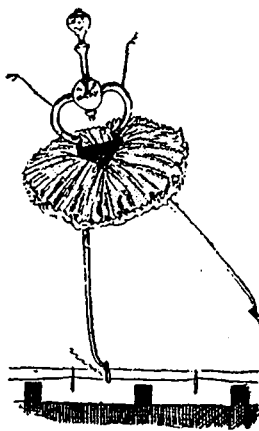
—Mais, monsieur... Mais, monsieur... Je ne sais rien, moi!... Est-ce possible!...

—Saprelotte! regardez-les, tenez, cela se voit! Croyez-moi, chère madame, je connais mon fils, il ne s'est pas trompé dans son choix, et je vous assure qu'il est digne de mademoiselle votre fille. On ne rapporte que du bien de vous, madame; je n'hésite pas à vous dire avec ma femme: Votre fille sera la nôtre, notre fils sera le vôtre. Et sacrebleu! madame, voilà comment j'entends les affaires: vite et bien. Du reste, je sais, moi qui vous parle, que ces enfants s'adorent. Certaine histoire de portrait que mon fils m'a conté, ne permet aucun doute. N'hésitez pas. D'ailleurs, je vais faire un coup de ma tête; attendez: mademoiselle! Marcel!

Ils s'approchèrent tous deux. Leurs parents s'étaient levés.

—Ma chère enfant, fit M. Claré, allant prendre la main de Reine, mon fils n'oserait jamais vous dire qu'il vous aime... Saprelotte! je vous le dis. Et si vous n'avez pas peur de nous... embrassez

## FOYER DE L'OPÉRA



La Pinocette.

madame votre mère à qui je demande votre main.

—Oh! maman... maman... dit Reine, et toute rose, tremblante, ravie, elle tomba dans les bras de madame Avril. Alors, Marcel se baissa, rouge et les larmes aux yeux, il éleva jusqu'à lui René qu'il embrassa, lui disant :

—Petit ange, nous t'aimerons bien, car c'est toi qui, le premier, m'ouvris la porte du paradis!

HENRI DE NOUSSANNE.

## THÉÂTRE ROYAL

"THE FAST MAIL"

Salle comble au Théâtre Royal, à chaque représentation. Le programme était promettant, et les acteurs l'ont rempli, non seulement à la lettre, mais d'une manière qui leur fait honneur. Jamais une meilleure mise en scène n'a été faite pour une pièce à effet. Les situations dans cette course de détectives par steamer et par wagons, pour trouver un coupable, sont dessinées de main de maître. Il n'y a pas à dire le contraire. Ce n'est ni plus ni moins qu'une merveille que de voir sur la scène une locomotive sous pression, avec un train de wagons, filer à une très grande vitesse, emporter les malles, etc. Aussi la scène de l'explosion d'un steamer sur le Mississippi est très bien réussie.

L'action dans cette pièce est rapide, animée et vivante. L'intrigue n'a pas la prétention du grand drame, mais elle vise au vrai, et en fait de réalisme, l'auteur, Lincoln J. Carter, a composé une œuvre à sensation.

La troupe dans son ensemble est de premier ordre. La mise en scène et les décors démontrent que le mécanisme et l'art scénique ne trouvent pour ainsi dire plus rien d'impossible.

La semaine prochaine, "The Heart of New-York" tiendra l'affiche.

## QUEEN'S THEATRE

"THE MOUNTBANKS"

Opéra-Bouffe au Queen's. "The Mountbanks" est l'opéra de Gilbert et Cellier: parole de Gilbert, musique de Cellier.

La troupe d'opéra du Queen's a inauguré splendidement sa saison d'été par la représentation de cette œuvre magistrale. La musique est brillante et caractéristique. Les chœurs, duos, trios et soli ont en général le même cachet que les compositions de sir Arthur Sullivan, mais peut-être l'originalité et le coloris du maître.

Comme inauguration la représentation a pleinement réussie.

Dans la nombreuse troupe se trouvent de très bonnes chanteuses et des chanteurs remarquables. On peut mentionner avec éloges Milles Kate Alma, Celia Gelis, Nanette Lascelles et Bello Thorne.

MM. Willett Seaman, N. C. Burnham, J. W. Herbert, Edward Leahy, ont été vivement applaudis.

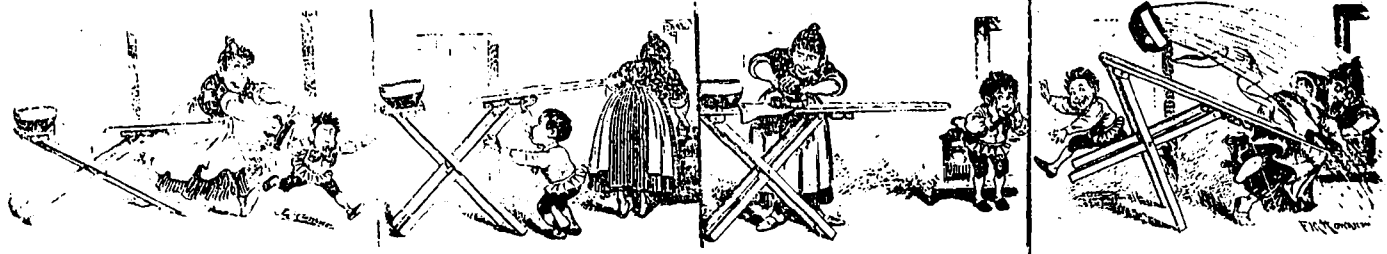
Le corps de ballet se compose de plusieurs gracieuses et agiles danseuses et est très bien discipliné.

Ce début promet une saison très amusante pour l'été.

La semaine prochaine les mêmes artistes donneront: "The Beggar Student," ce joli opéra de Millocker. Musique charmante, décors grandiose, en un mot ce qu'il y a de mieux. Les sièges peuvent être retenus une semaine d'avance.



## LA REVANCHE DE COCO



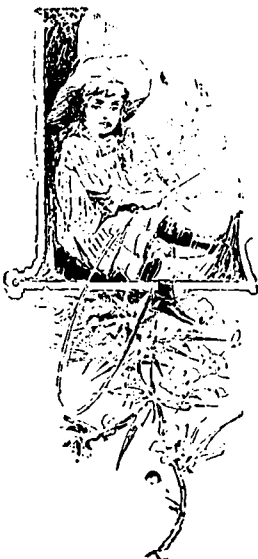
I  
La mère Malendurante. —Tiens ! Attrape !

II  
Coco. —C'est moi qui vais te l'arranger, ta table à ressorts.

III  
Une minute d'attente.

IV  
Et succès renversant.

## UN ORIGINAL



Le repas venait de finir, plein d'entrain et de guis propos ; quelques vieux amis de collège qu'une bonne fortune avait réunis dans la capitale, et qui voulaient, avant le départ, au joyeux cliquetis des toasts, échanger une cordiale poignée de main.

Sur la table, autour d'une pyramide de fleurs, un pur moka, fumant des tasses du Japon aux peintures grotesques, tiédissait l'atmosphère de son exotique parfum, mêlé à quelque parfum plus subtil de fine champagne et de chartreuse.

Chacun, au dessert, avait dit une courte histoire, ou chanté quelque bonne chanson. Seul, un des convives, grand brun au teint pâle, mélancolique, absorbé dans la contemplation des spirales bleues et blanches que lançait au plafond son cigare, se faisait remarquer par son imperturbable silence.

—Voyons, à toi, Delsalle, à toi, chacun son tour, s'écrièrent à la fois ses camarades. Il ne sera pas dit que tu quittes la table sans avoir payé ton tribut.

Le grand jeune homme parut s'arracher péniblement à quelque agréable rêverie.

—Je ne dis pas non, répondit-il. Mais, vous le savez, je ne connais que des histoires tristes. Pourtant, si tel est votre bon plaisir, écoutez celle-ci : la gaieté n'est pas son fort.

—Voyons, voyons l'histoire triste, dirent en chœur les assistants.

\*\*

“Tout au bord d'une jolie rivière qu'on appelle

## NEZ DE FAMILLE



Scieleslong. —Oui, nous avons tous le même nez dans la famille.  
Dlle Finemouche. —Et vous le portez à tour de rôle, n'est-ce pas ?

la Marne, près d'un vieux pont de bois vermonlu qui ne sert plus de passage qu'aux merles noirs et ne soutient que des grappes de colombes, se dresse une élégante villa.

“Elle est blanche comme la neige ; au dessous d'une gracieuse coupola d'ardoises peintes, le soleil fait briller ses tuiles neuves comme un collier de grenats et de rubis ; ses volets verts semblent, de loin, une parure d'émeraudes ; la prairie et les fleurs lui font une robe de moire antique, aux grandes ondes frémissantes çà et là brochées d'argent et d'or, constellées de brillants, de lapis, de topazes, d'améthystes, de saphirs de toutes couleurs.

“Dans le jardin, élevé en terrasse, bordé d'une fine balustrade de pierre, un beau vieillard, aux longs cheveux blancs, arrose d'une main tremblante les gerbes de fleurs ; leurs têtes s'agitent, ondoient, se courbent, se relèvent ; les calices s'ouvrent, plus brillants ; et sur ces mille pétales les gouttes de la pluie bienfaisante s'échappent et roulent, de toutes parts, comme des perles, au milieu des ailes remuantes, scintillantes, éblouissantes, d'une myriade d'insectes qui s'enfuient en bourdonnant.

“Plus loin, sur le sable fin des allées ombragées de tilleuls et de saules, une femme d'un certain âge, au visage sympathique et doux, se promène à pas lents, absorbée dans sa lecture.

“Plus loin encore, tout au bas de la verte pelouse dont les pieds baignent dans l'eau, sur un banc naturel tapissé de mousse, une blonde jeune fille, drapée dans un large fichu de soie dont les mailles laissent échapper quelques boucles de sa chevelure, fait courir ses doigts agiles dans les méandres d'une savante broderie.

“Parfois elle relève brusquement la tête ; elle lance dans l'air les éclats d'une mélodieuse voix : c'est quelque chant vif ou langoureux ; c'est quelque réflexion joyeuse sur une embarcation de bruyants promeneurs à la dérive, sur les ébats comiques des agneaux dans la prairie, sur le poisson superbe que le pêcheur voisin vient d'amener au bout de sa ligne perfide, ou sur l'hirondelle folâtre qui en regagnant, trop hâtive, le toit hospitalier de la blanche maison, a effleuré de son aile caressante le cheveux flottants de la jeune beauté.

“Alors, le vieillard quitte un instant son travail, la bonne mère sa lecture, pour sourire complaisamment ; et la gracieuse enfant, secouant sa tête mutine, jette dans les brises du matin quelques perles de son rire sonore.

“Le soleil éclaire cette scène d'un reflet d'or. Le passant, qui chemine rêveur sur la berge, s'arrête, et entrevoit le bonheur, caché dans ce délicieux nid de verdure.”

—Je vous préviens que l'histoire n'est pas gaie, dit en s'interrompant Léon Delsalle. Peut-être ferai-je mieux de reprendre mon cigare, dont les doux effluves se perdent inutilement dans l'air.

—Voyons, voyons l'histoire triste, répétèrent en chœur les jeunes gens.

\*\*

“A quelque distance, sur l'autre rive, une deuxième villa, presque semblable, découvre, à travers les branches, son toit rouge et ses corbeilles de fleurs.

“A l'ombre d'un bouquet touffu de lilas, un jeune homme, la tête appuyée dans sa main, est à demi couché sur l'herbe nouvelle. Tantôt, il tourne distraitement les pages d'un livre, ou compte à ses pieds les brins de gazon ; tantôt, son

regard mélancolique gravit, un à un, les pittoresques degrés des collines qui l'environnent, escalade les blancs nuages teintés de rose, et, parvenu au faite, se perd dans les horizons sans fin du ciel bleu. D'autres fois, il détache la barque amarrée au rivage, lance ses lignes, et se laisse aller au fil de l'eau ; puis, d'une course vigoureuse, il remonte la rivière, rentre dans la villa, et vient reprendre sa rêverie.”

—Pour cacher le véritable nom des personnages, j'appellerai la jeune fille Berthe Saliac, le jeune homme Georges Darville.

“Bien que les deux habitations soient toutes proches, presque à se donner la main, elles ne peuvent pourtant s'apercevoir ; une toute petite île couverte d'un feuillage épais a élevé entre elles son rempart de verdure.

“Mais Georges est l'hôte accoutumé de la villa voisine ; chaque dimanche, il vient s'asseoir autour d'une table joyeuse dans la grande salle qui ouvre sur le jardin.

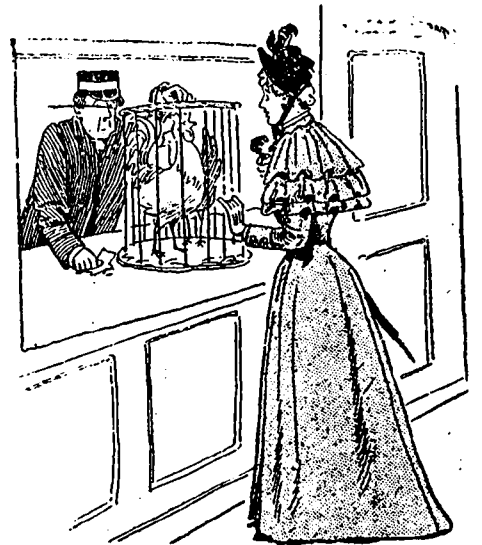
“M. Saliac était l'ami dévoué de sa famille, aujourd'hui disparue. Il a conservé au fils la vieille amitié qu'il avait vouée au père. Georges est presque l'enfant de la maison. S'il continue à venir en simple ami, on le recevra toujours avec l'empressement le plus sincère ; s'il a formé, dans le secret de son cœur, quelque tendre projet, la volonté de tous sera certainement la sienna.

\*\*

“Georges, pour son malheur, joint à d'autres défauts celui d'être un original de la pire espèce ; il professe, sur plus d'un sujet, des idées qu'il trouve, personnellement, fort naturelles, mais que ses amis n'hésitent pas à qualifier d'extraordinaires...”

“Pour n'en citer qu'un exemple, c'est principalement sur la manière délicate du mariage que ses goûts excentriques se donnent un libre cours. Peu importe, dit-il, la naissance, le nom, la beauté, la richesse : le véritable bonheur n'est point avide de tous ces biens ; il ne les considère que comme de gracieux ornements d'une âme vertueuse et aimante : telle, une riche monture d'or, savamment ciselée, mêle ses reflets aux reflets plus doux

## PRÉCOCITÉ



Elle (à la gare) —Non ; pas cela. C'est une boîte d'œufs que j'avais laissée.  
Le gardien. —C'est tout ce qu'il y a ici, madame. Les œufs ont éclôs, je suppose.



ENTRE VOISINS COURTOIS

de la pierre précieuse, et lui donne un plus vif éclat.—Mais que cherche donc Georges? Oh! c'est bien simple: il veut une femme intelligente, bonne, sincère et pure; ce n'est que quatre mots; voilà tout... Quatre mots? Si vous l'entendiez les définir, en développer l'analyse, vous affirmeriez qu'il est exigeant.

“Cependant, au milieu de cette atmosphère calme et reposante, où semble voltiger, comme en un rêve, le parfum des sentiments les plus délicats, Georges, doucement, s'est laissé gagner par l'amour, Berte est si adorable, ses grâces si touchantes; elle établit, d'une façon si naturelle et si facile, son empire sur tous les cœurs. N'est-ce pas bien qu'elle possède, au plus haut degré, toutes les qualités qu'il recherche? C'est la réalisation, qu'il croyait presque impossible, de l'idéal rêvé... Elle est riche? elle est belle? Qu'importe! Il ne le voulait point: ce sera un surcroît de bonheur.

“Berthe, de son côté, prend un plaisir secret à démêler le caractère étrange de son ami. Elle s'amuse de la vivacité brusque et parfois comique de son langage; mais il ne faut pas, non plus, qu'on la contredise lorsqu'elle admire, dit-elle, ses solides vertus. Elle s'est façonnée, par une longue habitude, à cette nature entière et sauvage; elle le reflète, pour ainsi dire, elle en est devenue comme l'écho. Et sans avoir délibéré, ainsi que lui, la cause et les résultats du sentiment qui l'anime, elle comprend que toute autre union lui semblerait un malheur et une chaîne: nul autre que lui ne sera son époux.

“Ainsi, sans que jamais un mot d'aveu soit sorti de leur bouche, tous deux sont assurés d'une mutuelle affection. La tendresse paternelle, qui a vu naître et grandir de si doux feux, les contemple avec joie, et n'attend qu'une parole pour y souscrire: cette parole, Georges va bientôt la prononcer.

“Mais, certains maintenant de toucher au bonheur, ils semblent se délecter dans cette douce et tranquille attente. S'ils sont réunis, une tendre amitié se lit dans leurs regards, se cache sous les plus insignifiantes paroles; absents, le flot limpide, qui les sépare à peine, porte d'une rive à l'autre quelque suave causerie d'amour; d'ineffables accents, un sublime langage, courent, sur l'aile du zéphyr, dans les feuilles frissonnantes des arbres, au-dessus de l'onde murmurante et des fleurs embaumées.

“Qui pourrait peindre un tel bonheur? Le passant, qui chemine rêveur sur la berge, n'en a point le soupçon, et cette félicité, cachée aux indiscrètes recherches, trouve dans ce mystère un charme divin.”

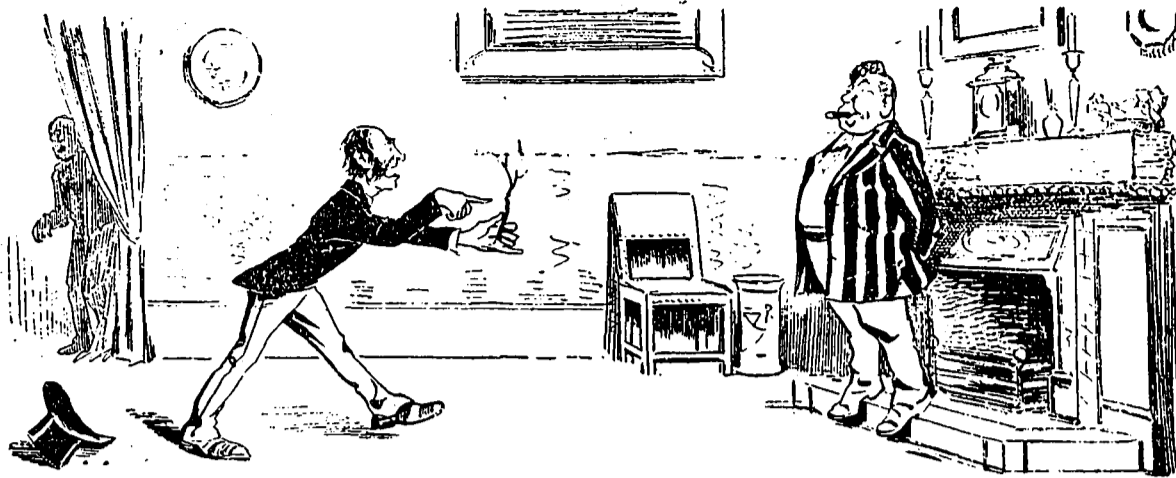
—Je vous assure que l'histoire n'est pas gaie, dit, en s'interrompant de nouveau, Léon Delsalle. Mieux vaudrait me rendre aux légitimes impatiences de ce londrès, dont la douce rêverie m'appelle.

—Voyons, voyons l'histoire triste, répètent en chœur les jeunes gens.

\* \* \*

“Cependant, un jour, brusquement, les sourcils de Georges se froncent.

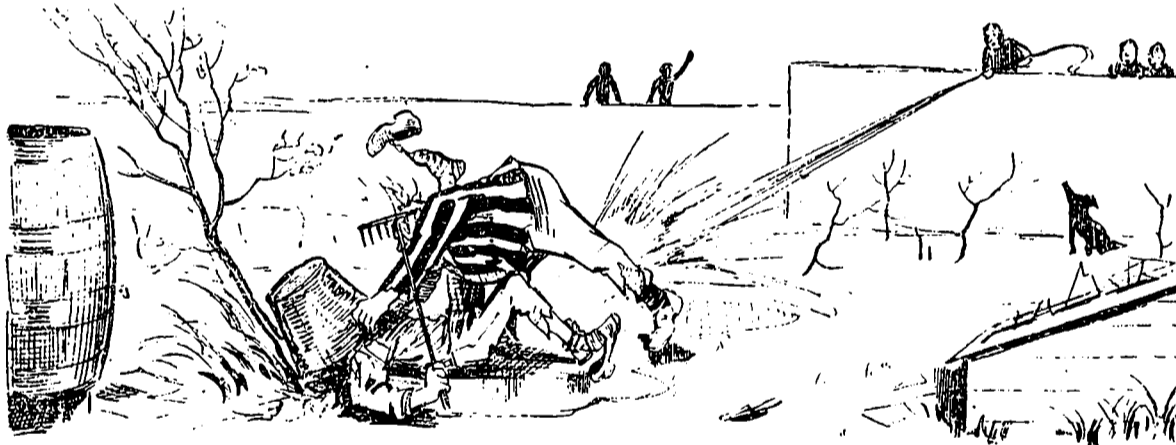
“Pourquoi? Oh! pour un rien, une bagatelle, absurde; vous allez voir. Berthe, en traversant le salon, a brisé un tout mignon bibelot de Sèvres auquel tenait beaucoup son père; et Berthe, par une timidité d'enfant sans doute, a mis cette catastrophe sur le compte du vent.



*Le premier voisin. — Ah! ça! Votre sale chien vient de détruire non seulement mes cactus, mais surtout mon superbe Giganteus Mammotens Pollivogus.*



*L'autre voisin. — Quoi! Vous osez mettre un piège pour m'escamoter le plus beau chien de l'univers. Un véritable canis allopo-dridus terrier!*



*Dix minutes de free fight, entraînant la destruction du plus beau Damum Finum, sans toucher à la sérénité du chien-soleil.*

“Deux jours plus tard, nouvelle affaire. Berthe revient de Paris. Toute joyeuse, la joue teintée de rose par le grand air et la rapidité du chemin, elle raconte, dans son pittoresque langage, les merveilles de la grande cité. Et, parmi les objets divers dont elle s'est enrichie ce jour-là, se trouve une originale et fine parure qu'elle étale, rayonnante, sur ses jolis doigts entr'ouverts. Mais elle lit du mécontentement dans les yeux de sa mère: vite, pour la rassurer, elle donne à l'objet un prix dérisoire, et que Georges sait pertinemment être faux.

“Son attention, maintenant, est éveillée; il s'inquiète, il observe: plusieurs incidents de même nature se découvrent en peu de jours à ses yeux étonnés.

“C'en est fait, une même idée l'obsède, et le poursuivra sans cesse: “Elle ment. Elle ment.” Ces deux mots dansent à son oreille, reviennent invinciblement sur ses lèvres, — comme quelqu'un de ces refrains absurdes, qu'on entend, par hasard, et qu'on répète machinalement tout un jour. — Il le dit sur tous les airs, il le chante à dîner, à la promenade, au concert, au cercle; il le marmotte en causant avec son notaire.

“Un soir, il rentre chez lui. Il croise les bras sur sa poitrine; il se tient à lui-même d'étranges discours: “Ainsi, fit-il, la voilà, cette confiance mutuelle, qui fait le seul bonheur des époux! Les voilà, ces idéales douceurs d'une vie commune dont s'enivrait mon âme en de délicieuses rêveries!... Le soir, en quittant la foule des importuns, quelle joie de regagner sa demeure! Une jeune épouse, toute resplendissante de sa pudique beauté, s'approche; un doux sourire court sur ses lèvres; elle présente un front modeste aux baisers de son époux. Il s'avance, il lui rend ses embrassements; il écoute avec plaisir, après les ennuis de la journée, ce gracieux et tendre langage; il répond, il questionne, il a tant de choses à dire et à savoir... Mais, quoi... en l'écoutant un doute le gagne, le refrain cruel résonne à son oreille, monte à ses lèvres: “Elle ment!” C'est fini, il ne voit plus rien, n'entend plus rien, il se trouble; ce n'est plus qu'un bourdonnement vague: “Elle ment! Elle ment!” S'agit-il de quelque futile et vain propos, le doute est agaçant; il l'énerve, il l'irrite. Est-ce une question de plus grave intérêt? le soupçon étroit douloureusement son cœur.

“Elle sera sincère? dites-vous, l'amitié lui im-

Protégez les sous, les louis se protégeront tout seuls



*Murielle.*—Mais, maman, tu fais atteler bien tard, ce soir !

*La maman.*—As-tu observé comme, depuis un certain temps, ton père nous recommande de ménager ? Je donne l'exemple. Au lieu d'acheter les journaux du soir, je vais aller désormais les lire à la Salle de lecture.

posera ce sacrifice ? " Allons donc, chimère ! le mensonge, fils de Satan, est incorrigible, comme le démon qui l'a enfanté de sa bouche. Passent les premiers élans d'amour : la voyez-vous, elle ment... Elle ment, par nécessité, par oubli, par plaisir, par habitude ; elle ment pour s'excuser, pour cacher une faute, pour m'éviter un souci, pour me causer une joie, pour sécher une larme, " Mais, insensé, elle ne ment pas ! " Elle ne ment pas ? Ô bonheur !... Eh ! qu'importe ? le soupçon reste là, invincible, inexorable ; innocente, c'est moi qui la rends malheureuse, qui la martyrise, de mes noirs soupçons, de mes injustes et cruels reproches."

" Georges continue ses discours incohérents. Son âme est secouée par les mouvements les plus diners, emportée par les pensées les plus contradictoires. La nuit s'écoule dans cette fébrile agitation.

" L'aurore jette bientôt un vague reflet, éclaire d'un rayon blafard son visage pâle et fatigué.

" Alors il semble prendre quelque résolution suprême. A deux reprises, il étend devant lui sa main droite, comme si, chaque fois, il prêtait un solennel serment ; le premier dit : je l'aimerai toujours ; le second, jamais elle ne sera mon épouse.

" Le jour paraît. Il se prépare à la hâte ; il trace d'une main trébuchante quelque lettre d'excuse à ceux qui l'ont aimé. Il court ; il prend le premier convoi qui se met en marche. Il arrive au bord de la mer ; il s'élance sur un navire qui va fendre les flots.

" Il parvient sur des rives lointaines, la guerre est là ; il se range sous le drapeau français. Mais, dans le premier combat, une lance ennemie ouvre sa poitrine ; il tombe, en prononçant une dernière fois le nom de celle qu'il adore toujours.

" Ne riez pas, l'histoire est vraie : un féroce Annamite montre fièrement, suspendue au toit de sa tente, la funèbre dépouille.

" Et tandis que le vent, avec un grincement sinistre, balance, sur une rive étrangère ce lugubre trophée, la blonde jeune fille, sur les bords toujours riant de la Marne, erre, comme un corps sans âme, autour de la prairie et des bosquets en fleurs. Parfois, elle vient s'appuyer sur le vieux pont couvert de mousse. Elle penche tristement la tête, et, sur son cou d'ivoire, ses longs cheveux flottent en désordre, tandis que ces larmes brû-

lantes, une à une, troublent, comme un léger frisson, la tranquille surface de l'onde.

" Jeunes filles, ne mentez jamais."

Léon Delsalle a terminé son récit. Sa figure, qui s'était animée d'une façon singulière, a repris son indifférence accoutumée. Il rallume lentement son cigare, regarde les bouffées opalines qui s'en échappent, et se perd de nouveau dans sa rêverie.

—Parfait ! s'écrie Devèze, un des convives, tu seras toujours le même original. Ton mari d'un autre siècle n'est qu'un idiot, et ton histoire sans queue ni tête une fable, éclosée dans la dernière fumée de ce Londres. Allons, messieurs, à qui de nous distraire ? Mais, avant tout, une goutte de bonne eau-de-vie du Cap, pour chasser la mauvaise impression de cerécit baroque.

\* \* \*

Le lendemain, vers dix heures, quelqu'un sonna à la porte du petit appartement qu'habitait Delsalle, rue d'Hautville, dans les rares moments où il ne se trouvait pas à la campagne, son séjour favori.

Le domestique, sur l'ordre de son maître, introduisit le visiteur, qui n'était autre que Davèze.

Delsalle venait à peine de se lever. On voyait à ses yeux rougis et à la pâleur de son visage, qu'il n'avait guère dormi.

Il se leva, à l'entrée de Davèze, et, allant à sa rencontre, lui serra affectueusement la main. Mais celui-ci, sans prendre le temps de lui dire bonjour :

—Voyons, s'écria-t-il en regardant les traits étirés du jeune homme, tu l'aimes donc bien ? Mon pauvre ami !...

—Je l'aime !... Qui cela ?... qu'est ce que tu me racontes ?...

—Eh bien ! mais... ta belle menteuse, je pense.

—Tu divagues !... Qui a pu te faire croire ?... Eh bien ! oui, là, c'est vrai... Mais tu ne viens pas me sermonner, au moins ; je pars dans deux jours ; et rien ne pourrait me faire changer mes projets.

—Et moi, je te dis que tu ne partiras pas, que tu voudras rester avec nous...

—Pour quoi faire ?

—Pour être heureux.

—Allons donc ! je te dis que c'est inutile. Tiens... entends-tu ? voilà le refrain qui me bourdonne.

—Je te répète que tu ne partiras pas, et la raison, c'est que j'ai là, pour t'en empêcher, un talisman.

—Un talisman ?

—Oui,—et il frappait avec la main sur une enveloppe qu'il venait de tirer de sa poche,—histoire d'hier, que j'ai passé la nuit à écrire. Je vais t'apprendre, avant qu'il soit longtemps, l'usage que l'on en peut faire.

—Je te dis que tout est inutile.

—C'est ce que nous verrons.

—Voilà qui est tout vu, je t'assure.

\* \* \*

Cependant, Léon Delsalle n'est pas parti. Il ne fronce même plus ses grands sourcils, d'un air féroce, car un soir, Berthe, assise dans le jardin aux genoux de sa mère, a lu, tout en larmes, l'histoire terrible, et elle a si bien juré à

son cher Léon, avec ses deux blanches petites mains jointes, qu'elle ne mentirait plus, plus, plus, plus jamais !

PHILÉMON RUDOLFE.

## L'UNIQUE LACUNE

*Emma.*—As-tu assisté au mariage de mademoiselle Parvenue ?

*Louise.*—Non.

*Emma.*—Ma chère ! Tu as manqué quelque chose de superbe. Tout était dans les grands prix. Il n'y a eu qu'une petite lacune, et personne ne s'en serait aperçu, si la mariée n'avait pas paru si agitée. Dans tous les cas, un vrai succès. Des fleurs, il y en avait tout un jardin. Puis la toilette de la mariée et celle des filles d'honneur étaient admirables.

*Louise.*—Et le marié, de quoi avait-il l'air ?

*Emma.*—Ah ! voilà ; il n'y a eu qu'une seule lacune à la cérémonie, et c'est lui qui en a été la cause.

*Louise.*—Comment cela ?

*Emma.*—Il n'est pas venu.

## LE GÉNIE DES AFFAIRES

La personne qui l'emportera sur madame Bel-esprit, est encore à venir ; qu'on en juge. Un jour qu'un accident l'avait privée d'un pot à confiture, elle entra chez un marchand pour remplacer la partie brisée.

*Madame Belesprit.*—Bonjour, monsieur, vendez-vous vos pots à confiture sans leurs couvercles ?

*Le marchand.*—Certainement, madame.

*Madame Belesprit.*—Alors, combien me ferez-vous celui-ci, en grès ?

*Le marchand.*—Je vous le laisserai pour soixante centins.

*Madame Belesprit.*—Et avec le couvercle ?

*Le marchand.*—Avec le couvercle, ce sera soixante deux centins.

*Madame Belesprit.*—Et vous n'ôtez que deux sous pour le couvercle ?

*Le marchand.*—Parfaitement.

*Madame Belesprit.*—C'est bien, voici deux sous, j'emporte le couvercle.

Et avant que le marchand ne fut revenu de sa surprise, la dame avait disparu.

## HOMME D'AFFAIRE



*L'étranger.*—Que ferais-tu des deux sous que je te donnerais ?

*Lili.*—J'achèterais des bonbons.

*L'étranger.*—Et toi mon gros ?

*Toto.*—Je les mettrais dans ma banque et je lècherais les bonbons de Lili.

LA FAIBLESSE DES FORTS



I  
M. de la Guedille.—Folie sans nom que cette terreur des femmes en présence d'une sou....

II  
—...ris. Je ne dis pas d'un animal dangereux, l'araignée par exemple... Alors, vous comprenez....

III  
—Pardou, je déteste l'araignée, et voyez-vous?... Oh! vous l'avez attrapée! C'est bien, je descends.

POUR LE DRAPEAU

A Henri Chanzy.



LORS, c'est bien vrai, tu n'es pas soldat? Ils n'ont pas voulu de toi? Tant de bonheur la rendait incrédule. Elle avait peur de mal comprendre, d'être dupe de son cœur : et elle restait là, devant le gars, comme pour s'assurer que c'était

bien lui, son Claude, son *romis* qui lui parlait. La pauvre avait tant souffert, tant pleuré, depuis le matin ! Lorsqu'elle l'avait vu partir avec les autres pour la mairie où avait lieu le conseil de revision, elle s'était figuré qu'elle ne le reverrait jamais : et, malgré l' "au revoir" plein de tendresse qu'il lui avait envoyé en passant, malgré les promesses si souvent échangées, malgré les serments de la veille, quelque chose l'avait prise à la gorge, l'étouffant et lui enlevant tout courage, lorsqu'elle avait entendu les conscrits s'éloigner en chantant, et le clairon du chef de la bande sonner lointainement sur la grande route de Pontlieue.

Pour la troisième fois, de sa voix rude entrecoupée de gros rires qui se reflétaient adoucis sur le visage de Tiennette, Claude raconta comment cela s'était passé.—Le major l'avait examiné rapidement, puis lorsqu'on lui avait demandé s'il n'avait pas de cas de réforme à signaler, machinalement il avait porté la main à son cou, là où apparaissait, dans l'échancrure du col, une espèce de trou, une marque noirâtre, cicatrice d'une opération subie jadis, quand il était enfant. Et voilà tout ! Alors on l'avait reformé, il ne s'expliquait pas trop pourquoi, en somme, car on avait pris le fils à la Pasquet, un malheureux poitrinaire, qui manquait de mourir chaque hiver.

Enfin, puisqu'ils en avaient ainsi décidé, messieurs les médecins, tant mieux ! Il ne s'attendait certes pas à en être quitte à ce compte, mais vraiment, il n'était pas fâché de rester au pays.

Tiennette écoutait, ravi.

—Alors tu ne nous quitteras jamais ?

—Jamais.

—Si tu savais comme je suis heureuse. Je craignais tant que tu ne penses plus à moi, que tu

m'oublies, lorsque tu serais loin, loin ! Ils m'en racontaient tellement, à la maison : " Il fera tout comme les autres, il ne reviendra pas au pays. Il ira là-bas, à Paris ; et encore, et encore... Ah ! ils m'en ont causé du tourment. va ! Tu ne serais pas revenu, dis ? Tu y serais allé à Paris ?

—Pour quoi faire, Tiennette, puisque je ne t'y aurais pas trouvée. "

Ils se tenaient par la main, silencieux, maintenant, comme gênés par la perspective de leur bonheur, pris subitement d'un indéfinissable émoi à cette idée que plus rien ne les séparerait désormais, et que le moment était proche qui les unirait, confondant leurs cœurs, ouvrant à leur existence un horizon mystérieux et troublant, mais auréolé par tout ce que leur innocente candeur y mettait de rêve et de soleil.

Ils se séparèrent enfin ; lui s'en alla rejoindre aux champs ses parents ; elle courut annoncer à sa mère la bonne nouvelle, et lui faire partager sa joie. Car il y avait longtemps déjà que, par un accord tacite, les deux familles avaient conclu cette union. Bien que Claude, fils de pauvres cultivateurs, ne dût apporter en partage que quelques lopins de terre, la mère de Tiennette, veuve d'un des riches fermiers de l'endroit, avait envisagé sans crainte un mariage entre ces deux enfants qui avaient grandi côte à côte, et dont la mutuelle affection lui semblait, plus que la fortune, une garantie de sécurité pour l'avenir.

Au moins autant que sa fille, cependant, elle redoutait le départ de Claude pour le service militaire. Malade, accablée sous le poids des charges qui lui incombait depuis qu'elle avait perdu son mari, elle songeait avec terreur que la mort pourrait la surprendre pendant les sept longues années d'attente, et si quelquefois il lui arrivait de mettre en doute, devant Tiennette, la constance du jeune homme, c'était autant pour lui montrer les dangers d'un isolement possible, que pour la garantir contre le désespoir d'un abandon.

Elle apprit donc avec un véritable enthousiasme que Claude avait échappé à la conscription, car aucun obstacle ne s'opposait plus à la réalisation de ses projets ; mais comme Tiennette n'avait pas encore atteint sa dix-huitième année, on se résolut à attendre le prochain printemps, et on convint que Claude viendrait d'ores et déjà travailler à la ferme, afin de s'initier aux affaires qui allait être bientôt appelé à diriger.

Confiants en leur sort, livrés tout entiers aux charmes des espérances qu'ils échafaudaient sur leur union future, Claude et Tiennette comptait les jours qui les portaient doucement vers l'heure tant ardemment souhaitée, lorsqu'un bruit gron-

dant de tempête ébranla tout à coup leur quiétude : la guerre venait d'éclater.

Eclairés d'abord, étourdi par la soudaineté de ce choc qui bouleversait la France entière, ils n'eurent point de peine à se ressaisir, et puissant comme un âpre surcroît d'amour dans le malheur qui frappait autour d'eux, ils se rapprochèrent encore, émus jusqu'à l'âme, mais regardant sans frémir passer l'orage qui ne pouvait les atteindre.

Cependant tous les jeunes gens du village étaient partis ; les routes et les champs étaient déserts. Plus de rires, plus de chansons. Partout le silence, un silence lourd de menaces et de souffrances planait : on eût dit que la terre, couverte d'un immense voile de deuil, pleurait déjà ses enfants disparus. Partout des regrets, partout le désespoir ; pas une chaumière où l'on n'entendit des plaintes, pas un foyer où l'on ne versât des larmes sur un absent. Tiennette et Claude s'aimaient : mais une tristesse les enveloppait peu à peu au spectacle de tant de douleurs. Trop jeunes encore pour trouver dans les déboires subis une suffisante excuse à leur égoïsme, ils s'étonnaient d'être les seuls à ne point souffrir, et, sans oser s'avouer leur affliction, ils s'apauraient pris d'angoisse devant leur félicité. Ils se répandaient en aumônes et en consolations ; mais cette manifestation de pitié, loin de procurer à leur conscience le soulagement qu'ils en espéraient, ne leur paraissait qu'une inutile attrition et n'était suivie que du mortifiant et importun repentir que donne le devoir imparfaitement rempli.

Claude surtout s'assombrissait. Il partageait son temps, entre ses parents et Tiennette, cherchant en vain dans le travail un dérivatif à ses pensées. En quelque lieu qu'il portât ses pas, il sentait peser sur lui comme un remords ; son sommeil même en était troublé. Il rêvait que les anciens du pays, les vieux brulés par le soleil, cassés par le labeur et la misère, le montraient au doigt, et lui demandaient ce qu'il faisait là, lui, le gars robuste, pendant que leurs petits-fils défendaient la patrie : il lui semblait que les mères et les jeunes femmes se détournaient de son chemin, que de cruels sarcasmes le poursuivaient jusqu'à la porte de sa maison, et que les enfants eux-mêmes, ayant appris son nom, se le répétaient tout bas en fuyant devant lui.

Et, chaque fois, il se réveillait avec la ferme résolution de s'en aller, mais la vue de Tiennette amollissait son courage, annihilait sa volonté, et il ne pouvait se décider à faire le sacrifice d'une vie qu'il s'était tracée si placide et si belle. C'était entre son amour et son devoir une lutte incessante, et d'autant plus ardente qu'il ne pou-

avait se confesser à personne, pas même à sa fiancée, des tourments qu'il endurait. De cette situation était résulté un attiédissement, non point dans leur tendresse même, mais en la façon dont se révélait cette tendresse dans leurs rapports quotidiens. Ils éprouvaient l'un pour l'autre les mêmes sentiments, mais n'avaient plus de ces élans affectifs, de ces abandons à la fois si naïfs et si doux, qui auparavant les ravissaient et les enivraient délicieusement.

Un obstacle s'était dressé entre eux ; un malaise insurmontable, mais dont ils devinaient trop la cause, les étrennait, chaque fois que le hasard leur procurait un tête-à-tête. Les longues causeries d'autrefois étaient oubliées ; la ferme ne retentissait plus du bruit de leurs courses folles et de leurs clairs et francs éclats de rires. Dans la grande salle où ils avaient coutume de se réunir après le souper, ils restaient coude à coude, sans parler, renfermés en eux-mêmes, tandis que, assise dans un fauteuil, la mère de Tiennette les regardait, éplorée, ne comprenant pas leur douleur. Parfois, cependant, sans se douter du supplice auquel elle le condamnait, elle priait Claude de lui lire le journal, où étaient relatés tout au long, bien qu'en termes adoucis et restrictifs, les nouvelles de nos revers. Ces récits de batailles, ces comptes-rendus où brillaient à chaque ligne les traits d'héroïsme de nos malheureux soldats, faisaient sur le pauvre garçon une impression profonde, et le frisson qui secouait tout son corps amenait souvent une larme au bord de ses paupières. Il lui arrivait de ne pouvoir achever sa lecture et de se retirer sous un prétexte quelconque, afin de dissimuler son emoi. Il apprenait ainsi l'histoire de ses désastres : Wissembourg, Reischoffen, Forbach, autant de catastrophe dont les moindres détails lui serraient le cœur...

Un instant, il respira. Il crut, après la capitulation de Sedan, que la campagne était terminée. Mais cet espoir fut promptement déçu. Loin de s'apaiser, la lutte allait se poursuivre avec plus d'énergie, avec plus d'acharnement encore : ce n'était plus maintenant nos frontières, mais le sol tout entier qu'il s'agissait de protéger, de défendre contre l'invasion.

Le canon se rapprochait. De tous côtés s'organisaient la résistance : une armée se formait sur la Loire, dernière ressource d'où la France pouvait encore espérer le salut. Le pays se levait tout entier. Des hommes de tout âge et de tout rang s'enrôlaient à l'envi. Tous ceux qui étaient encore capables de porter un fusil marchaient contre les envahisseurs.

### TROP D'OUVRAGE



*Le médecin.*—J'éprouve beaucoup de peine de ne pouvoir assister aux funérailles. J'ai tant d'ouvrage dans le moment !  
*La veuve.*—Oh ! naturellement. On ne peut pas humainement exiger votre présence à l'enterrement de tant de patients.

Claude n'hésita plus. Redoutant de se laisser attendre au moment des adieux par les larmes de sa fiancée, il partit un soir sans avoir prévenu personne, laissant seulement pour ses parents et pour Tiennette quelques mots leur apprenant sa résolution.

Il y avait trois mois bientôt que Claude avait quitté le village, et nul ne savait ce qu'il était devenu.

Malgré le froid et la neige, malgré les privations et les souffrances de toutes sortes qu'ils enduraient, nos soldats tenaient encore tête à l'ennemi. Forcés de reculer devant le nombre, ils cédaient le terrain pied à pied, demeurant malgré tout à la hauteur des sacrifices que leurs chefs exigeaient de leur patriotisme et de leur abnégation. Mais de jour en jour, d'heure en heure, les nouvelles devenaient plus désespérantes. Battue à Villorceau, à Josnes, à Chambord, obligée d'évacuer Vendôme, notre armée, toujours poursuivie par Frédéric-Charles, établissait ses lignes de défense autour de Mans et occupait Pontlieu et La Tuilerie, où l'amiral Jauréguiberry avait reçu l'ordre de se maintenir.

Les paysans affolés par cette irruption soudaine abandonnaient leurs demeures. Seule, Tiennette, surmontant sa frayeur et sourde aux supplications de sa mère, osait se montrer dans le village, dans la plaine, au milieu des *gourbis* où les soldats campaient pour la première fois. Elle se prodiguait dans les ambulances organisées par la charité privée, soignant les malades et les blessés, restant sans crainte au chevet des varioleux, peut-être dans la secrète espérance de retrouver vivant, parmi ces victimes, celui qui occupait toutes ses espérances.

Cependant la victoire semblait enfin nous sourire. Après un combat acharné, les zouaves, conduits par le général Goujard, étaient parvenus à dégager le plateau d'Anvoeurs que les colonnes du général Paris, écrasées par l'artillerie prussienne, avaient un instant abandonné aux mains de l'ennemi. Mais ce succès n'eut pas le résultat espéré. Au moment même où Chanzy se félicitait de reprendre l'offensive, les mobiles et les troupes de Bretagne, pris de panique, désertaient leurs positions, à La Tuilerie et au Tertre-Rouge, et s'enfuyaient sans avoir même tiré un coup de fusil, déterminant ainsi la déroute de toute l'armée.

Le lendemain de cette journée néfaste, arrivaient avec l'ennemi, pêle-mêle dans des fourgons et sur des brancards, des prisonniers blessés qu'on était obligé de loger dans des granges, pendant que les allemands s'installaient en maître dans le village et pillaient sans vergogne tout ce qu'on n'avait pas eu le temps de soustraire à leur déprédations. Tiennette, fidèle à la tâche qu'elle s'était imposée, sans se laisser intimider par les vainqueurs, voulut prêter assistance aux médecins qui ne savaient où donner de la tête parmi ces blessés dont le nombre croisait sans cesse ; mais par un excès de méfiance ou par un raffinement de cruauté, les Allemands lui interdirent l'entrée des ambulances. De toutes parts arrivaient des convois : et c'était un lugubre spectacle que cet encombrement de malheureux, tous plus ou moins grièvement atteints, entassés les uns sur les autres, avec des mourants, quelquefois même avec des morts, et dont les gémissements ne laissaient indifférents que les farouches soldats qui les entouraient. Nonobstant la défense qui lui en avait

### LE LANGAGE DE L'EXPÉRIENCE



*L'enfant.*—Papa, pourquoi donc que tout le monde pleure à un mariage ?  
*Le papa.*—Je ne sais pas, chère. Peut-être parceque ce sont tous des gens mariés.

été faite, Tiennette se tenait à la porte des ambulances, toujours prête à offrir ses services, lorsqu'un matin, comme elle venait d'arriver pour aider, comme d'habitude, à descendre les blessés des voitures, elle crut entendre prononcer son nom, tout bas, derrière elle. Elle se redressa, subitement étranglée par une émotion étrange, et elle vit, tout près de l'entrée, livide, mourant, Claude, son *promis*, étendu sur un matelas, et dont les regards semblaient l'appeler en une prière. Elle se précipita, éperdue : un soldat la repoussa brutalement.

Elle aperçut alors le curé du village et se jeta au devant de lui, le conjurant d'intervenir auprès de la sentinelle ; mais les supplications du prêtre restèrent vaines ; il rentra seul, tandis qu'anéantie, Tiennette sanglotait, les mains toujours tendues vers le soldat impassible. Dès que le prêtre fut à côté de lui, Claude parut se ranimer. Il se souleva avec effort, et écartant sa chemise ensanguinée, il tira de dessus sa poitrine les lambeaux du drapeau de son régiment qu'il y avait caché, et les remit au ministre de Dieu.

Le prêtre avait eu à peine le temps de les glisser sous sa soutane, que Tiennette entra, accompagnée d'un major allemand, qui avait été fléchi par ses larmes et qui l'avait prise sous sa sauvegarde. Alors Claude, qui jusque-là, craignant qu'on ne découvrit les glorieux débris qu'il avait sauvés, avait repoussé tous les soins, se redressa de nouveau, et tandis que Tiennette s'agenouillait près de sa couche, d'un geste il appela le médecin. Celui-ci se pencha, examina longuement la blessure, et se relevant, il saisit les mains du prêtre, comme pour le prendre à témoin de ses paroles, et prononça en français ces simples mots, auxquels Tiennette répondit par un cri de joie : " Il vivra ! "

Albert DELVALLÉ.

Ripans Tabules cure the blues.

### ECHAPPÉ BEL

*Lustucru.*—Si tu crois que je n'ai pas eu peur, ce matin ! Ma chambre a pris en feu et ma femme était là.

*L'ami.*—A-t-elle été en danger !

*Lustucru.*—Jusqu'à un certain point oui : Tu connais son caractère inflammable.



FEUILLETON DU SAMEDI

## LE ROI DES GUEUX

PREMIÈRE PARTIE

LE DUC ET LE MENDIANT

IX

ESTEBAN

(Suite)

—Mais, demanda Balthazar de Alcoy, qui hésitait encore, l'homme est-il prévenu ?

—Holà ! cria en ce moment la voix du dehors ! une fois qu'on a perdu son premier somme, on ne peut plus se rendormir. J'ai mes affaires à Séville, et qui sait si elles ne sont pas plus importantes que les vôtres ?

—Seigneurs, dit le vieux Zuniga, je prends spontanément la résolution de faire comparaître cet homme devant moi. Le comte de Palomas, notre neveu, sera un bon ministre ; il ne donnera aucune attention aux affaires, et, pour le bonheur de l'Espagne, tout restera confié à notre sage expérience. C'est un coup de partie ! Nos positions dépendent de la manière dont nous allons jouer nos cartes. Passons dans nos appartements privés, afin que le secret le plus profond entoure cette entrevue.

—J'approuve votre détermination, mon cousin, opina le président de l'audience ; je vénère le comte-duc, mon gendre, mais je ne le regretterai point.

Le commandant des gardes s'était approché de la fenêtre. L'homme et lui se regardaient en face. Ce fut le commandant qui baissa les yeux le premier.

—Eh bien ! don Pascual, fit le ministre, à quoi pensez-vous ?

Pedro Gil venait de sortir par la porte dérobée pour aller chercher son faux duc.

—Je ne pense à rien, répondit franchement don Pascual. Certes ! certes ! tout ceci est fort extraordinaire.

—Puisque nous voilà seuls, mes Seigneurs, reprit le président de l'audience, je puis parler à cœur ouvert. Ce Pedro est un scélérat de la plus dangereuse espèce. Si c'était nous qu'il trompât ? Si le duc était véritablement libre et dans l'enceinte de l'Alcazar ? Si nous restions, en définitive, les dupes de cette effrontée comédie ?

Le vieux Zuniga, qui se dirigeait déjà vers ses appartements privés, s'arrêta court.

Balthazar de Alcoy poursuivit à voix basse :

—Je vais plus loin, Seigneurs. Si le comte-duc était dans tout ceci ! On a vu des ministres faire subir à leurs subordonnés des épreuves de ce genre.

—Le comte-duc ? dit Pascual, eh mais, certes, il a beaucoup de subtilité dans l'esprit.

—Beaucoup de ruse, ajouta Alcoy, beaucoup d'inquiétude. Il est capable de tout.

—Par saint André martyr, Seigneurs ! s'écria le vieux Zuniga d'un ton découragé, je suis un pauvre hidalgo tout rond, tout franc, tout loyal. Ne me faites pas perdre la tête, je vous prie. Est-il défendu à un serviteur du roi de tenir à sa place ? Si ce *quidam* est Medina, nous tâcherons de le retourner. Si c'est un espion, nous parlerons du comte-duc avec tout le respect dû à un corps saint. Et, en somme, Palomas est son neveu comme le nôtre !... Voici le personnage, entrons dans mon appartement.

La petite porte située derrière le paravent venait en effet de s'ouvrir. Pedro Gil ren-

trait, précédant un cavalier de haute taille, admirablement campé sur de belles jambes bien découplées, et portant avec fierté la tête la plus noble du monde.

A en juger par son allure et la fermeté de sa démarche, ce beau gaillard ne devait pas avoir plus de quarante ans. Cependant ses cheveux grisonnaient, et il y avait bon nombre de fils d'argent dans sa moustache noire.

Nos trois hommes d'Etat s'arrêtèrent un instant pour le considérer, puis ils entrèrent.

Pedro Gil se tourna vers lui.

—Esteban, mon ami, dit-il, te voilà introduit dans le palais du plus grand souverain du monde, et ces trois personnages que tu viens de voir sont les premiers du royaume après Sa Majesté.

Esteban jeta un regard indifférent sur les merveilles de l'architecture arabe. Il laissa seulement retomber un peu les pans de son manteau et grommela :

—Il fait chaud chez le roi.

—De la décence, ami, reprit l'ancien intendant, mais de l'aplomb ! Et souviens-toi que si tu joues comme il faut ton rôle, ta fortune est faite.

Esteban répondit avec un sang-froid superbe :

—Jouer un rôle ne m'embarrasse guère. J'ai été sifflé dans toutes les comédies de Calderon : dépêchons seulement, car j'ai moi aussi, mes affaires.

Quand Pedro Gil et son protégé furent introduits dans l'appartement privé de don Bernard de Zuniga, nos trois hommes d'Etat avaient eu le temps de se composer un maintien digne et solennel. Ils étaient assis en quinconce comme un tribunal, et la fraise de don Bernard dominait ce triangle imposant comme la principale pièce d'un surtout couronné une table bien servie.

—Qu'on ferme toutes les portes ! ordonna cet habile ministre d'une voix sévère ; asseyez-vous, maître Pedro Gil. L'homme, approchez et demeurez debout.

Cet accueil était positivement calculé pour inspirer au nouveau venu le respect et la terreur, mais le nouveau venu ne parut point étonné le moins du monde. Il s'avança jusqu'à la table d'ébène sculptée qui était devant le vieux ministre et appuya ses deux mains sur un long bâton de voyage qu'il portait suspendu à la plus haute olive de son pourpoint.

—J'ai fait ce matin une forte étape, dit-il ; je préférerais m'asseoir ; mais s'il faut rester debout, c'est bien.

Il regarda le cabinet comme il avait regardé la galerie, avec une insouciance curieuse. C'était une petite pièce octogone, faisant partie du châtelet en style espagnol que Philippe II avait collé à la face méridionale de l'Alcazar. Le plafond et les boiseries étaient chargés de lourdes sculptures formant caissons et encadrant des panneaux peints par le premier Pacheco, sous le règne précédent.

Ayant achevé son examen, Esteban reporta ses yeux sur leurs Seigneuries.

Je ne sais pourquoi nos trois hommes d'Etat semblaient beaucoup plus embarrassés que lui.

—Comment vous appelez-vous ? demanda don Bernard de Zuniga pour entamer l'entretien.

—Le seigneur Pedro Gil, répondit froidement Esteban, aurait dû m'épargner ces préliminaires oiseux et pénibles. Il n'ignore pas que je suis un homme occupé. Si Vos Grâces ont du temps à perdre, je ne suis point dans le même cas : arrivons au fait, je vous prie.

—Vous parlez haut, l'ami ! fit observer le commandant des gardes.

—C'est ma coutume, Seigneur ; j'ai une bonne poitrine et une bonne conscience.

—Savez-vous devant qui vous êtes ? interrogea à son tour le président de l'audience.

—Le seigneur Pedro m'en a touché quelques mots. Je pense que vous êtes trois grands d'Espagne, et je souhaite que Dieu vous bénisse.

—Il faut agir avec douceur, dit le vieux ministre qui vit le rouge monter au visage de don Pascual ; l'ami, nous ne vous ferons point de mal. Quel métier est le vôtre ?

Cette fois, une nuance d'orgueil satisfait éclaira le visage d'Esteban.

—Si vous êtes grands, je suis roi ! prononça-t-il avec un profond contentement de lui-même.

—Nous as-tu amené un fou, Pedro ? s'écria le ministre.

Esteban rejeta son manteau sur son épaule gauche. D'un geste noble, il imposa silence à l'ancien intendant qui allait prendre la parole.

—Que parlez-vous de métiers, s'il vous plaît ! dit-il en faisant un pas vers nos trois hommes d'Etat ; avez-vous osé parler du saint d'Antequerre ? Sauriez-vous vivre honnêtement et les bras croisés si vous n'aviez point de patrimoine ? Ne regardez pas avec orgueil ou mépris celui dont le nom seul inspire du respect à des milliers d'hommes. Des métiers ! je les dédaigne tous, depuis le premier jusqu'au dernier. Et qui vous dit que je veux faire le vôtre ?

—Par ma barbe !... commença don Pascual furieux.

—Il s'exprime bien, interrompit le vieux ministre ; il est un peu exalté, mais quinze années de captivité ne laissent pas toujours la tête très saine. Il sera bien dans son emploi.

—Je vous dis, Seigneurs, appuya Pedro Gil avec conviction, que c'est là précisément l'homme qu'il nous faut. Répondant pour lui, afin d'abrégier, j'apprends à Vos Seigneuries que le saint Esteban d'Antequerre a été nommé par légitime élection roi des gueux de l'Andalousie, et qu'il venait à Séville pour la cérémonie du couronnement. C'est un lettré ; quoi que vous puissiez penser de son sceptre et de sa dignité, il a étudié à l'université de Grenade, où quelques-uns de ses tours sont restés illustres ; c'est un homme de guerre, il a déserté.

C'est un chrétien, il observe le repos des dimanches et fêtes, sans jamais travailler le reste de la semaine ; c'est un voyageur, il sait mentir avec un aplomb mémorable ; c'est un philosophe, il n'a pas plus de préjugés que de croyances. Dites-lui, je vous le conseille, tout uniment et tout clairement ce que Vos Seigneuries attendent de lui ; c'est le chemin le plus court et le meilleur.

Le vieux don Bernard consulta de l'œil ses deux nobles cousins.

—Je suis de cet avis ! s'écria-t-il tout à coup impétueusement ; rien n'échappe à ma perspicacité. Du premier regard j'avais jugé ce personnage très original et très remarquable. L'ami, sois attentif, nous voulons faire de toi un duc !

Il n'était pas plus aisé d'éblouir le saint Esteban d'Antequerre que de l'effrayer, car il répliqua d'un ton glacial :

—Avant d'être roi, j'ai été duc et prince, prince des Ursins, trouvez-vous que ce soit peu ? et grand maître de Saint-Jacques et don Juan d'Autriche.

—Il a été comédien nomade, s'empressa de dire Pedro Gil en forme d'explication.

—Bien cela ! s'écria don Bernard ; comprenez-vous, Seigneurs ? Prince des Ursins dans le *Peintre de son déshonneur*, de notre ami Calderon, grand-maître de Saint-Jacques

dans la *Perle de Séville*, du vieux Lope, don Juan d'Autriche dans le *Siège d'Alpujarras*. Par le roi ! c'est un divertissant compagnon ! Réponds l'ami, veux-tu être duc ?

Esteban parut hésiter.

—Je ne me connais point de passions, dit-il, mais j'ai deux goûts renfermés dans des bornes raisonnables : la table et la galanterie. Pour contenter ces deux vocations, qui certes ne nuisent à personne, il faut avoir la bourse bien garnie. Combien votre métier de duc me rapportera-t-il, à vue de pays, par semaine ?

Les trois hommes d'Etat ne purent s'empêcher de sourire, et le président de l'audience dit :

—Tu fixeras toi-même ton salaire.

Esteban le regarda d'un air fier et demanda :

—Lequel de vous trois est le maître ?

—Il n'y a point de maître ici, répondirent à la fois don Balthazar et don Pascual.

Mais du haut de sa fraise, le vieux ministre répliqua de son côté :

—C'est moi qui suis le maître !

—Eh bien ! repartit Esteban, si vous êtes le maître, ne laissez pas vos serviteurs bavarder à tort et à travers. Depuis quand parle-t-on de salaire à un duc ? Dites-moi quels sont mes revenus, fixez mon apanage.

—Ah ça ! grommela le commandant des gardes, est-ce que tu crois, faquin, qu'on va te faire duc pour tout de bon ?

—Je ne crois rien, Seigneur, répondit Esteban ; je ne demande rien, je n'accepte rien. Maître Pedro Gil, mettez-moi dehors, s'il vous plaît.

Il se dirigeait en même temps vers la porte. L'ancien intendant l'arrêta.

—Tu seras duc pour tout de bon, l'ami, dit don Bernard ; quel original !

Esteban revint, et s'adressant désormais au ministre tout seul, il s'assit en face de lui sur la table et mit son bâton entre ses jambes pendantes.

—Que diable ! que diable ! fit-il entre haut et bas, nous sommes tous ici des hommes d'importance, on peut parler la bouche ouverte. Combien pensez-vous que vaille ma royauté qui vous fait hausser les épaules ? Il n'y a en Espagne qu'un seul duché qui la puisse payer : c'est celui de Medina-Celi, qui passe pour être aussi bien loti que Philippe d'Autriche.

Et savez-vous pourquoi je m'attarde ici ? c'est que ma ressemblance avec ce duc-là m'a déjà produit plus d'un quadruple d'or. Ce duc a des amis par le monde ! Et l'idée m'est venue que vous avez besoin de son portrait pour quelque manigance politique ou autre.

—Sur mon salut, mes Seigneurs, protesta Pedro Gil, je n'ai point trahi vos secrets !

Le commandant des gardes et le président de l'audience avaient froncé le sourcil. Don Bernard de Zuniga se caressa le menton d'un air satisfait.

—J'aime mieux qu'il ait deviné, dit-il ; n'aurait-il pas fallu le mettre au fait tout à l'heure ? Pedro, nous ne te soupçonnons point. Esteban, je te proclame un garçon d'esprit.

—Tu as justement mis le doigt sur le joint : nous avons besoin du vivant portrait de Medina-Celi, non point pour des manigances politiques ou autres, mais pour le service du roi.

Il se découvrit. Les deux dignitaires et Pedro Gil firent comme lui. Esteban, qui avait remis son chapeau sur sa tête, ne jugea point à propos d'y toucher. Il réfléchissait.

—Singulier néant de la sagesse humaine ! prononça-t-il avec tristesse ; la pensée d'être grand d'Espagne chatouille agréablement

mon esprit. Sur ma foi ! je me croyais au-dessus de cela. Je mange bien, je bois beaucoup, je dors longtemps ; le petit dieu d'amour me compte au nombre de ses favoris.

Qu'aurai-je de plus quand je serai duc ? Une prison, peut-être, ou pis que cela : un billot avec une hache. Ah ! je regretterai plus d'une fois mes tranquilles loisirs et les intéressants récits que je faisais aux âmes charitables de mes aventures en Afrique où je ne suis jamais allé...

Il soupira et reprit :

—Enfin, n'importe, le démon de l'ambition me pousse. Je veux voir un peu quels sont les bonheurs et quelles sont les souffrances des princes de la terre. Touchez-là, vieillard ; cette main est celle d'un duc !

Il tendait au vieux ministre sa main, qui était bien un peu noire. Don Bernard lui donna ses longs doigts osseux, et poussa un cri de femme parce que le nouveau duc serait trop fort.

—Vous autres, continua Esteban qui regarda de son haut don Balthazar et don Pascual, je ne pense pas que vous soyez mes égaux. Que chacun de nous se tienne à son rang. Me voici prêt à entrer en fonctions. Où est le palais dont je dois faire ma demeure ? où sont les somptueux habits que je dois revêtir ?

—Seigneur duc, lui répondit Bernard de Zuniga, heureux comme un enfant de jouer cette comédie, maître Pedro Gil va vous enseigner aujourd'hui ce qu'il vous est indispensable de savoir pour entrer dans la maison de Pilate. C'est un ancien serviteur de la famille, et il est certains faits que vous devez connaître pour converser avec la duchesse.

—Ah ! fit Esteban, dont les yeux s'animent, il y a une duchesse !

Le vieux Zuniga fit signe à Pedro Gil de se lever.

—On nous attend au Conseil du roi, dit-il ; allez, ami Esteban ou seigneur duc, comme il vous plaira désormais d'être appelé. Ce soir, vous coucherez dans votre palais. En attendant, acceptez ce parchemin que j'ai rempli et signé de ma main, pour répondre à quelques soupçons exprimés par vous tout à l'heure : la prison, le billot, etc.

Esteban prit l'acte et le déplia. C'était un sauf-conduit royal, délivré à Hernan Perez de Guzman, duc de Medina-Celi, avec le sceau du secrétariat d'Etat.

Esteban approuva d'un signe de tête, et sortit après avoir salué noblement.

Au bas des marches, un homme attendait, immobile et appuyé au socle d'une colonne. Il portait le costume mauresque. On ne voyait qu'un coin de sa figure basanée derrière son voile de bernuz blanc. Cet homme s'approcha et murmura en regardant Esteban :

—Etrange !

Pedro semblait avoir attendu cet instant. Il disposa les plis du manteau d'Esteban de manière à lui cacher le visage. Puis il dit tout bas à l'inconnu :

—Ils croient nous tenir : tout va bien.

Le Maure se mit à marcher derrière eux à quelques pas de distance. Ils traversèrent ainsi la place qui est devant la façade de l'Alcazar, et longèrent l'étroite et sombre rue des Oliviers.

Au bout de cette rue, Pedro Gil s'arrêta devant un logis d'antique apparence, et souleva le marteau de fer doré qui ornait la porte.

Une belle jeune fille, souriante sous sa couronne de cheveux blonds, vint ouvrir. Elle fit un pas pour se jeter au cou de l'ancien intendant, mais elle recula et devint toute pâle à la vue du Maure.

Celui-ci avait rejeté en arrière les oreil-

lettes blanches qui tombaient de son turban comme les coiffes de nos ménagères poitevines. On voyait briller maintenant au milieu de cette face luisante et brunie les yeux ardents de Moghrab, le sorcier du vieux ministre, don Bernard de Zuniga.

## X

## L'HEURE DE LA SIESTE

Les douze coups de midi sonnaient aux cent clochers de Séville. S'il y avait eu, au sommet de ces remparts en torchis, durs comme la pierre, qui entourent la ville, une seule sentinelle éveillée, elle aurait distingué au loin, sur les bords du Guadalquivir, un mouvant tourbillon de poussière.

Elle aurait distingué cela parce que, à l'heure de midi, les mouvements sont rares autour de la capitale andalouse. Tout dort sous le soleil de plomb qui dessèche et qui brûle, le soldat sous les armes comme l'ouvrier devant sa tâche, le pauvre comme le riche, et l'on peut le dire, l'animal comme l'homme.

De loin, la campagne semble déserte et inanimée ; mais si l'on approche, on aperçoit çà et là les bestiaux vautrés à l'ombre de quelque grand arbre, le ventre et le museau dans l'herbe ; de plus près encore, on distingue des groupes d'insectes immobiles sous l'abri d'un brin de gazon.

Ce tourbillon de poudre, seule vie du paysage, était soulevé par un cavalier courant à toute bride sur la rive orientale du fleuve. Il n'avait pas encore fait beaucoup de chemin depuis sa sortie de la ville, et cependant ses cheveux, alourdis par la sueur, tombaient en mèches ruisselantes sur l'étoffe déjà poudreuse de son pourpoint. Le cheval, baigné, aspirait fortement l'air brûlant chargé de sécheresse. Il soufflait et résistait parfois à l'éperon.

Mais le fier jeune homme dont les jarrets pressaient son flanc le poussait avec une ardeur impitoyable. Il était de ceux dont le proverbe castillan dit : "Obstacle double, triple force." Il allait, bravant le soleil incandescent et les éblouissements de cette terre calcinée. Sa voix animait sa monture. L'éclair des jeunes vaillances éclatait dans ses yeux.

C'était Ramire de Mendocze, le bachelier de Salamanque, le pauvre orphelin de cette vieille tour isolée au pied des montagnes de l'Estramadure ; c'était le maître de l'honnête Bobazon, qui sans doute pleurerait sa perte à cette heure ; c'était l'adversaire de don Juan de Haro, comte de Palomas, et l'ami de ce noble Pescaire, dont il portait en ce moment les habits.

Nous parlons de don Vincent de Moncade parce que c'était à lui précisément que pensait Ramire en piquant les flancs de sa monture. A première vue, Moncade lui avait plu, mais le comte de Palomas aussi, et aussi tous les autres courtisans.

Ramire avait apporté de son donjon un heureux penchant à l'admiration et une bienveillance universelle. Souvenons-nous de ceci : Ramire n'était point un rêveur morose, et la solitude n'avait jamais assombri les bonnes gaietés de son caractère. D'ailleurs, il y avait un soleil en sa pensée. Le premier regard d'Isabel avait illuminé toutes les heures de sa vie.

Il était tout espoir, tout courage, tout élan. C'était bien vraiment un enfant généreux, ce mot étant pris dans le sens spécial qu'on applique aux vins des crus chauds et solides.

Sa nature demandait à s'efforcer, à aimer, à vaincre.

Ramire pensait à ce brillant seigneur qui avait inopinément abandonné la cause de ses compagnons de plaisirs pour prendre son parti et se faire son second. Les moindres actions de don Vincent de Moncade se représentaient à sa pensée.

Il le voyait d'abord confondu parmi l'essaim fatigué des jeunes courtisans, et honoré de la première accolade du comte de Palomas; il le voyait ensuite frondant la royauté acceptée du neveu d'Olivarès, lui rompant en visière et envoyant ses largesses aux gueux que Palomas venait d'insulter.

Puis arrivait l'incident relatif au mariage de Palomas avec l'héritière de Medina-Celi. Ramire se sentait le cœur serré à l'idée que Moncade pouvait être, lui aussi, son rival.

Mais s'il eût été son rival, ce Moncade si fier et si brave n'aurait-il pas parlé autrement? aurait-il laissé une autre épée sortir du fourreau pour la défense de sa dame?

D'ailleurs, la singulière sympathie qui l'entraînait vers Moncade le rassurait complètement à cet égard: un Espagnol ne peut pas aimer son rival. Il y a un instinct qui vaut mieux que tous les raisonnements du monde.

Les gueux avaient protégé la fuite de Moncade et de son protégé après le duel dans la cour des Castro. Était-ce pure reconnaissance pour l'aumône d'un déjeuner? Sans doute, car le moyen de croire qu'il existât un lien quelconque entre ces misérables et le brillant marquis de Pescaire? Cependant...

Mon Dieu! oui. Ramire commençait à voir plus loin que son ombre, pour employer la locution de son pays. Il sentait bien qu'il avait mis le pied dans le domaine des mystères. L'impossible ne l'arrêtait plus.

Mais que d'aventures, Seigneur! dans ce court espace de temps: une nuit et une matinée!

Les aventures sont comme les malheurs qui ne viennent jamais seuls. Ramire avait vécu toute une jeunesse sans qu'aucun événement étrange ou dramatique eût rayé le poli de sa vie. Et maintenant les romans pleuvaient autour de lui.

Depuis qu'il avait franchi cette porte du Soleil, en fraude des règlements de l'audience, les péripéties ne lui donnaient point le loisir de respirer. Il avait surpris d'abord le complot d'un lâche assassin; on était venu lui dire que son adorée était vendue au roi des raffinés de la Cour.

Il avait mis son épée dans la poitrine d'un comte, et maintenant il galopait sur un superbe cheval avec les habits d'un grand d'Espagne, lui qui naguère avait honte de son vieux pourpoint de buffle et de son manteau festonné par les années.

Parmi toutes les surprises de Mendoze, la plus persistante était celle que lui causait la subite amitié de Moncade. Il y avait là une énigme hautement posée. Ce n'était pas seulement la sympathie, ce n'était pas non plus le hasard qui lui avait valu les bons offices de Moncade. Les paroles étranges de ce dernier sonnaient encore à son oreille:

"Sauriez-vous me dire ce qu'il y a autour des trois éperons d'or, sur l'écusson d'azur?"

La physionomie de Moncade était devant ses yeux, non moins étrange que la question elle-même.

Sa réponse à lui avait dû porter au comble l'erreur de Moncade. Evidemment Moncade ignorait le hasard grâce auquel notre Mendoze avait pu prononcer ces paroles qui avaient, dans les circonstances présentes, une si surprenante valeur: *Para aguijar à l'aron*.

La devise du médaillon de la morte.

A quoi avait trait cependant cette devise, devenue mot de ralliement ou de passe?

Pourquoi l'avait-on choisie? Était-ce une de ces associations secrètes si communes en Allemagne et dans le Nord, mais qui fuyaient l'Espagne et son Inquisition? Existait-il une conspiration?

Ramire se perdait dans ce dédale de pensées, mais sa course ne se ralentissait point pour cela. Il avait tourné court au confluent du Guadalquivir et du Rio-Menor ou Guadaira.

Il remontait maintenant au galop le cours de ce dernier. Il savait que la ville et le château de Alcalá de Guadaira étaient droit devant lui.

Ce qui le tenait, c'était un scrupule. N'aurait-il pas dû s'ouvrir à ce jeune homme si noble et si vaillant? Le père de son Isabel adorée aurait eu deux épées au lieu d'une à son service. Mais ces bonnes pensées viennent souvent trop tard; et d'ailleurs, au milieu des circonstances bizarres et graves à la fois où Mendoze se trouvait, avait-il le droit de se fier aux apparences?

Il marchait sur une route inconnue. La meilleure vertu pour lui, c'était la prudence.

Et puis en définitive la bonne épée qui venait de tailler le pourpoint de Palomas, malgré la fameuse riposte de pied ferme, ne suffisait-elle pas contre une demi-douzaine de brettes et de bandits?

Elle suffisait, par la sainte foi! car Mendoze, à la seule pensée de la bataille prochaine, secouait ses cheveux inondés et se levait sur ses étriers en poussant un sauvage cri de guerre. Il était en goût de bagarre, notre bachelier. Cette atmosphère incendiée, loin de l'abattre, mettait tout son sang bouillant à son cerveau. Il avait hâte de voir autour de lui les rapières étinceler comme un cercle de feu. Il s'enivrait à la pensée de frapper.

Bien des gens nous l'ont dit: la fièvre se communique aisément à la monture.

Le bon cheval de Mendoze, une fois qu'il eut accoutumé ses muscles à cette énervante chaleur, comme le nageur fait sa chair frissonnante au froid de l'eau, poussa un court hennissement et se coucha sur ses jarrets d'acier. Le tourbillon s'élargit autour de lui et le choc de son sabot éveilla la campagne muette.

Le Rio-Menor roulait ses flots transparents sur le sable rougeâtre de son lit. La rive fuyait inclinant les bouquets languissants de ses fleurs.

Il était un peu plus de midi et demi quand Ramire aperçut, au-dessus des arbrisseaux du rivage, les clochers et les tours de Alcalá, vieille cité punique toute rajeunie par sa parure de dentelles mauresques. La forteresse servant de prison d'Etat, était située au-delà de la Guadaira, à une demi lieue au sud des derniers moulins.

Alcalá méritait dès lors son nom de ville des boulangers; elle fournissait à Séville ce fameux *pan de dios*, que les Romains vantaient déjà au temps des guerres carthaginoises.

Ramire traversa la Guadaira à gué; il remonta la rive gauche pendant quelques minutes encore, puis il coupa, toujours galopant, au travers d'un sol rocheux et brûlé où le cactus étalait ses redoutables buissons couronnés de pourpre. La forteresse lui apparut bientôt avec son enceinte de ciment rougeâtre et son énorme tour carrée à qui la tradition assignait pour père Hasdrubal. Tout aientour le sol était ras et complètement dépouillé; les palmiers maîns ne commençaient à ramper sur la terre desséchée qu'à plus de cent toises de l'enceinte.

Ramire alla jusqu'aux palmiers pour mettre pied à terre. Il attacha son cheval aux branches et le laissa vautrer dans le sable

son ventre haletant. Il avait peur d'être en retard; il prit sa course vers la prison.

Ici, comme aux bords de la Guadaira, c'était la solitude, mais le sommeil de la vallée semblait sourire, tandis qu'il y avait sur ce tertre une mortelle désolation. Des ruines qui laissaient voir le tracé d'une citadelle antique couvraient la majeure partie du sol. Ça et là s'élevaient encore des pans de muraille presque entiers sur lesquels essayaient de croître quelques maigres lianes et des jasmins jaunes à la tige desséchée. L'enceinte nouvelle, datant du règne de Philippe II, paraissait toute neuve au milieu de ces débris; elle avait la forme d'un pantogone irrégulier.

Les murailles étaient hautes et faites de carreaux de ciment ou torchis, grossièrement superposés. Ramire, marchant d'un pas rapide et inquiet, en fit trois fois le tour, cherchant à connaître par les bruits de l'intérieur ce qui pouvait se passer derrière ces murs.

Mais à l'intérieur il n'y avait aucun bruit. L'enceinte était percée de cinq portes. Trois regardaient la ville, assise de l'autre côté de la rivière; la quatrième s'ouvrait sur un chemin creux qui conduisait à un moulin isolé, dont les ailes endormies attendaient en vain un souffle de vent.

(A suivre)

#### UN MOYEN FACILE DE VENIR EN AIDE A DE PAUVRES MISSIONS

Recueillez les timbres — poste oblitérés de toutes nuances et de tous pays et envoyez-les au Rev. P. M. Barral, Missionnaire à Hammonton, Nouveau-Jersey, Etats-Unis. Veuillez donner de suite votre adresse et vous recevrez avec les renseignements nécessaires un beau Souvenir des Missions d'Hammonton.

17 juin

M. J. B. Robert, No 338 rue Delisle, Ste-Cunégonde, dit: "Mon bébé âgé de 3 mois, a été complètement guéri de la coqueluche par le Sirop de Térébenthine du Dr Lavolette."

M. U. Lefebvre, No 118 rue Coursol, Ste-Cunégonde, dit: "Mon enfant souffrait très sérieusement de la coqueluche, rien n'avait pu le soulager. Il a été complètement guéri par le Sirop de Térébenthine du Dr Lavolette."

Mme Siméon Doré, No 1545 rue St Jacques, Ste-Cunégonde, dit: "J'ai été guérie de la grippe par le Sirop de Térébenthine du Dr Lavolette, et c'est maintenant le remède que j'emploie dans ma famille pour le traitement des rhumes et autres affections des voies respiratoires."

Mme L. Crevier, No 1605 rue St Jacques, Ste-Cunégonde, dit: "Mon fils a été guéri d'une grave bronchite par le Sirop de Térébenthine du Dr Lavolette."

## THEATRE-ROYAL

Semaine commençant Lundi, le 22 Mai,  
Après-midi et Soirées.

LE GRAND DRAME SPECTACULAIRE

## THE FAST MAIL

Excellente compagnie, décors de la plus parfaite beauté, représentant un train complet, régattes, explosion, la chute Niagara, etc.

Prix d'admission: 10c., 20c. et 30c.

Semaine Suivante: The Heart of New-York.

# Pilules de Noix Longues

COMPOSÉES

## de McGale

RECOURTES DE SUCRE,

Pour la guérison certaine de toutes

Affections bilieuses, Torpeur du Foie, Maux de Tête, Indigestions, Etourdissements.

Et de tous les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

**B. E. MCGALE**  
PHARMACIEN  
2123 RUE NOTRE-DAME  
MONTREAL.

**BELLE MUSIQUE A VENDRE**  
NOUS VENONS DE RECEVOIR  
3,000 MORCEAUX DE MUSIQUE  
QUE NOUS VENDONS  
**10, 15 et 20 Cts.**

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansons, danses, etc.  
Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

**POIRIER, BESSETTE & Cie,**  
No. 516 Rue Craig, MONTREAL.

### A LIRE

- LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRÉ (hebdomadaire).—Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.
- LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.—Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.
- LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.—Écrit par M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.
- LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.—Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.
- LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.—Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.
- L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.—PARIS: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas, NEW YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.
- JOURNAL DE LA JEUNESSE.—Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.
- CORDONNIER.—Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris.—Spécimen franco sur demande.
- LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdomadaire).—Prix d'abonnement 12 frs. 30, No. 1 rue Rameau, Place Louvois, Paris, Franco.



REMEDE NATUREL POUR LES  
Attaques d'Epilepsie, Mal caduc, Hystérie, Danse de St. Vite, Nervosité, Hypochondrie, Mélancolie, Inébrété, Insomnie, Etourdissement, Faiblesse du Cerveau et de la Moelle Epinière.

Ce remède agit directement sur les centres nerveux, calmant toute irritation et augmentant l'effusion et la force du fluide nerveux. Il est parfaitement inoffensif et ne laisse aucun effet désagréable.

**GRATIS**—Un livre important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.  
Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E. U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la  
**KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.**  
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.  
A Montreal, par E. Lecard, 113 Rue St-Laurent.

# BAUME RHUMAL

Remède infailible contre les Rhumes obstinés, la Toux, la Bronchite, la Consomption, l'Asthme, et toutes les Affections de la Gorge et des Pommons. Chaque bouteille contient 20 doses pour adultes, et ne coûte que 25 cents. En vente partout. Dépôt Général, PHARMACIE BARDON, 1703 RUE STE-CATHERINE, Coin de la Rue St-Denis.

# LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN  
Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENT LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal  
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

Strictement payable d'avance  
EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES  
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,  
ANNONCEZ DANS LA PRESSE

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine  
finissant le 20 Mai 1893

**28,630**

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à  
**LA PRESSE,**  
71 et 71a Rue St-Jacques, Montreal.

**A. LEOPRED**  
(Gradué des Universités Laval et McGill)

INGENIEUR DES MINES.  
Bureau principal à Québec.

SUCCESSALE A SHELBROOKE; A MONTREAL,  
17 COTE DE LA PLACE D'ARMES.

S'occupe de tout ce qui a rapport aux mines.  
1 a-1 oct.

REGULATE THE  
STOMACH, LIVER AND BOWELS,  
AND  
PURIFY THE BLOOD.  
A RELIABLE REMEDY FOR  
Indigestion, Biliousness, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels.  
Ripans Tablets contain nothing injurious to the most delicate constitution. Pleasant to take, safe, effective. Give immediate relief.  
Sold by druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 1 cent's address.  
**THE RIPANS CHEMICAL CO.**  
10 SPRUCE STREET, NEW YORK CITY.

Demandez les Célèbres Boissons Gazeuses de  
**J. CHRISTIN & Cie**  
SPÉCIALEMENT LEUR FAMEUX  
Cidre Champagne et Crème Soda  
BUREAU ET ATELIER  
**149 Rue Sanguinet**  
25 sep. 93

# LE GRAND TIRAGE MONSTRE

Plus d'Un Demi Million distribué



LOTIERIE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE  
incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, reconnue dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et devant continuer jusqu'au 1er janvier, 1895.

Les grands tirages extraordinaires ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, au Theatre St. Charles, Nouvelle-Orléans, La.

Reputé depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons personnellement. Les tirages mensuels, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "la similitude" de notre signature dans ses annonces.

*J. A. Early*  
*M. A. Cabell*  
*L. J. Villere*  
Commissionnaires.

Le Colonel C. J. Villere succède au Général Beauregard comme commissaire dans la surveillance de nos tirages Mensuels et Demi-Annuels. Le Général Beauregard chassait toujours Mr. Villere pour le remplacer lorsqu'il était obligé de s'absenter. M. Villere a déjà surveillé neuf nos de tirages.

Nous, sous-signés, banquiers et financiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.  
R. M. WALMSLEY, President Louisiana National Bank  
J. H. CONYER, President State National Bank  
A. BALDWIN, President New Orleans National Bank  
CARL KOHN, President Union National Bank.

# LE GRAND TIRAGE MONSTRE AURA LIEU

AT THEATRE ST. CHARLES, Nouvelle-Orléans  
MARDI, 13 JUIN 1893

Prix Capital - - - \$150,000

**LISTE DES PRIX:**

1 PRIX DE \$150,000, soit.....	\$150,000
1 PRIX DE \$10,000, soit.....	\$10,000
1 PRIX DE \$20,000, soit.....	\$20,000
1 PRIX DE \$10,000, soit.....	\$10,000
2 PRIX DE \$5,000, soit.....	\$10,000
5 PRIX DE \$2,000, soit.....	\$10,000
25 PRIX DE \$400, soit.....	\$10,000
100 PRIX DE \$100, soit.....	\$10,000
200 PRIX DE \$50, soit.....	\$10,000
300 PRIX DE \$30, soit.....	\$9,000
500 PRIX DE \$20, soit.....	\$10,000

**PRIX APPROXIMATIFS**

100 PRIX DE \$200, soit.....	\$20,000
100 PRIX DE \$120, soit.....	\$12,000
100 PRIX DE \$80, soit.....	\$8,000

**PRIX TERMINAUX**

999 Prix de \$10, soit.....	\$9,990
999 Prix de \$10, soit.....	\$9,990

3,434 Prix se montant à \$530,920

**PRIX DES BILLETS**  
Billets Complètes, \$10; Demi Billet, 5; Un-Cinquième, \$2; Un-Dixième, \$1.00; Un-Vingtième, 50c; Un-Quarantième, 25c.

**PRIX DES CLUBS:** \$55 de valeur en billets pour \$50.  
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout.

**IMPORTANT.** Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous frais, et nous paierons tous les frais d'express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez:

**PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.**

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, *Franches de port*.

**N'OUBLIEZ PAS:** Après le premier janvier 1894, nos tirages se feront à Puerto Cortez, Honduras, Amérique Centrale en vertu d'un contrat de 25 ans avec ce gouvernement. Ces tirages auront lieu tous les mois comme par le passé. Il n'y aura pas de changement dans le bureau de direction et les affaires ne seront pas interrompues.

**PAUL CONRAD, Président.**

En achetant un billet de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, assurez-vous que ce billet est daté à la Nouvelle-Orléans; que le prix est payé à la Nouvelle-Orléans, et que le dit billet est signé par le président PAUL CONRAD et qu'il est endossé par les signataires des généraux J. A. EARLY et W. L. CABELL et du COLONEL C. J. VILLERE; ayant aussi les garanties de quatre banques nationales et de leurs présidents promettant payer tous les prix gagnés et présentés à leurs comptoirs.

N. B. Les billets pour le tirage de Juillet, et tous les autres subséquents, à part la signature J. A. EARLY et W. L. CABELL, porteront celle du nouveau commissaire CH. J. VILLERE successeur du général G. T. BEAUREGARD, décédé.

Il y a tant de trucs inférieurs et malhonnêtes sur le marché, par des gens qui reçoivent de grosses commissions que ceux qui achètent des billets devraient être sur leurs gardes. Insistez pour que les agents vous vendent des billets de la LOTERIE DE L'ETAT DE LOUISIANE, si vous voulez profiter des avantages immenses qu'elle offre au public.

Nouveau métal pour palais; extra léger; nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.  
A. S. ROBESSEAU, L.D.S.  
25 av. 91 No 7 RUE St-LAURENT, MONTREAL.

# Grande Sensation!

LES  
**Chevaliers du Poignard**

MAGNIFIQUE ROMAN A BON MARCHÉ

15 CTS—SEULEMENT—15 CTS  
17 CTS—PAR LA POSTE—17 CTS

Nous venons de mettre en brochure le grand feuilleton du jour LES CHEVALIERS DU POIGNARD, contenant 260 pages grand format, que LE SAMEDI vient de publier.

Hâtez-vous d'envoyer le montant car le tirage est limité.

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**  
516 RUE CRAIG, MONTREAL.

# LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consomption, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Pommons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Pousse par le désir de soulager les souffrances de l'humanité l'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.  
W. A. NOYES,  
820 Powers' Block, Rochester, N. Y.  
41-6 mai